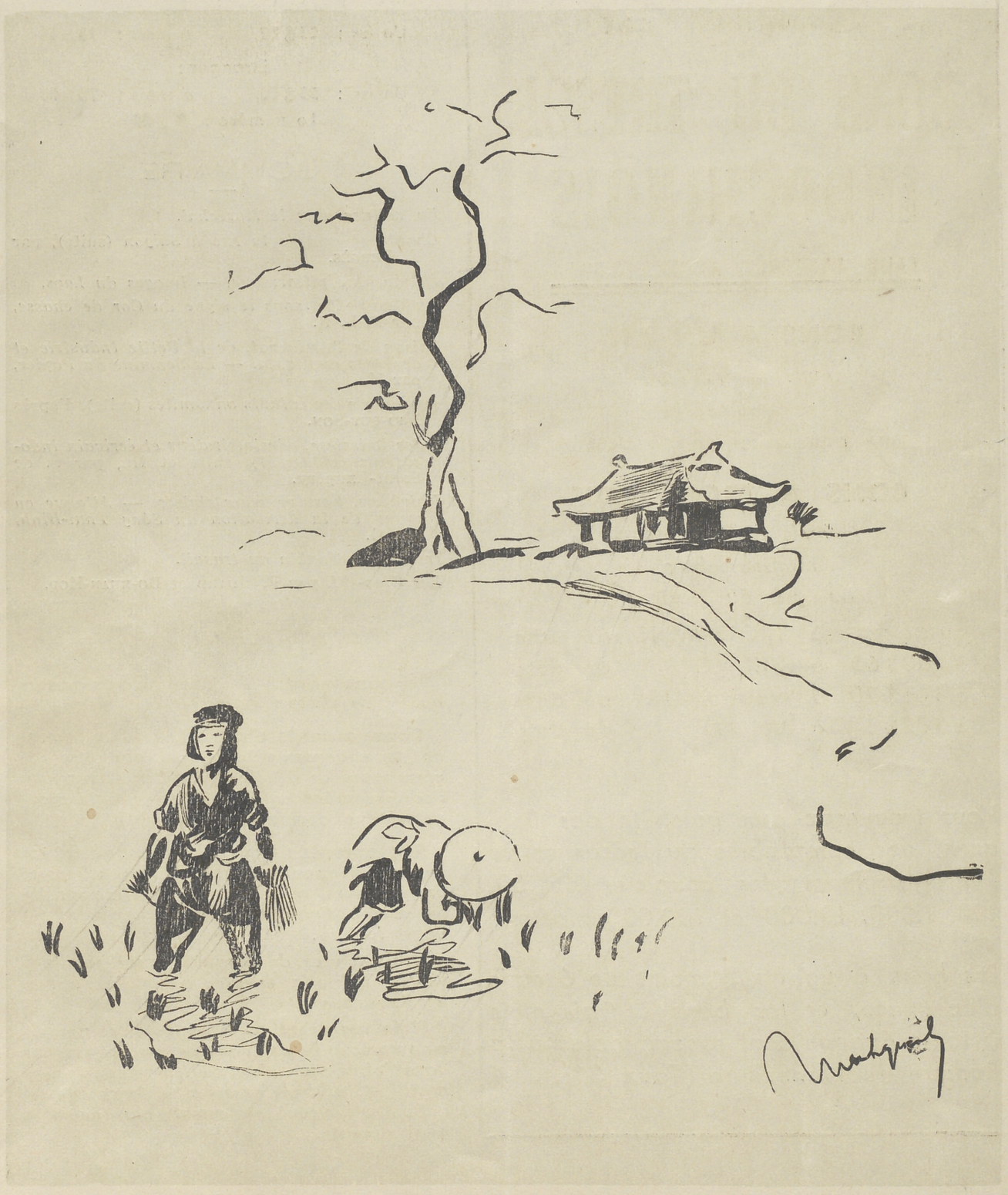
5e Année - N° 181 Le N° 0 $ 50 Jeudi 17 Février 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



AU TONKIN. — *Repiquage sous le crachin.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100$60	à	SIX MOIS	de date
à 101$20	à	NEUF MOIS	de date
à 102$	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - No 181 17 Février 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : 25 $ 00, 6 mois : 15 $ 00

Etranger :
Un an : 35 $ 00, 6 mois : 20 $ 00
Le numéro : 0 $ 50

SOMMAIRE

En voiture avec le Maréchal.

Chants et cris de la rue à Saigon (suite), par E. Bergès.

L'Indochine pittoresque. — Images du Laos.

Au Cambodge, sous le signe du Cor de chasse, par P. L. R.

Saison de l'Artisanat, de la Petite Industrie et des Arts appliqués. — La Semaine du Papier, par M.

Jeux et ris des enfants annamites (suite), d'après Ngo-quy-Son.

Jules Boissière, administrateur et écrivain indochinois (1863-1897), suite et fin, par S. de Saint-Exupéry.

Haiphong, port en eaux claires. — Attaque en grand de la dérivation du Sông Thai-Binh, par G.

Images du Tonkin au travail.

Les Giao-chi, par P. Huard et Do-xuan-Hop.

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN VOITURE AVEC LE MARÉCHAL

Cet article est extrait du livre de René Benjamin : Le grand homme seul *(Paris, Plon, 1943). Quoique certains passages aient déjà été publiés dans le tome IV des* Paroles du Maréchal, *nous avons cru intéressant de le reprendre dans son intégralité, car il avait été incomplètement radiodiffusé par la « Voix de la France » et certaines phrases avaient été imparfaitement transcrites :*

La voiture du Maréchal est avancée. Il me fait signe : « Venez vous promener avec moi ». Je le suis.

La portière est ouverte. Il me fait un second signe : « Montez ! » Je proteste ; je m'efface. Il dit : « Prenez garde. Je vais partir seul ».

Et dans la voiture :

« Vous n'avez pas lu Saint-Simon ? Vous auriez vu la même scène entre Louis XIV devant son carrosse et un personnage de la Cour. Mais lui, il est parti ! Il vous aurait laissé. »

Il sourit :

« C'est curieux, les Français ne savent pas obéir. Obéir, ce n'est pas réfléchir, ce n'est pas discuter un ordre pour faire mieux. Un supérieur prend pour vous une responsabilité. Profitez-en. »

Je ne dis rien. Nous sommes dans les rues de Vichy. Des passants saluent. En les saluant le Maréchal poursuit :

« Cette notion d'obéissance paraît perdue. Les officiers eux-mêmes ne l'avaient plus. Nous avions une armée d'avocats... qui plaidaient leurs préférences !

Il baisse la voix pour dire :

— Et c'est un grand trouble qui pèsera sur les destinées de la France plus que la défaite elle-même.

Il me regarde :

— Enfin... se faire officier de mon temps, c'était justement renoncer à sa liberté de décision. Les philosophes diront : « Pour l'usage qu'on en fait !... » Pardon ! Il fallait renoncer aux espoirs de l'amour-propre. C'était un sacrifice. Et qu'est-ce qu'une vie d'officier qui ne commence pas par ce sacrifice-là ?

Il pose la main sur mon bras.

— Vous, vous m'opposez des scrupules d'homme du monde.

Ses yeux deviennent malicieux.

— Vous, vous avez étudié le code de civilité puérile et honnête. Vous faites du sentiment en montant en voiture. Mais...

Il devient glacé.

— L'officier n'a pas à connaître le sentiment... Surtout quand il s'agit de juger de l'adversaire.

Il a le ton décisif :

— L'armée ne choisit jamais son adversaire. Il n'y a qu'à lire l'Histoire, les évolutions de la politique, les renversements d'alliances. Eh bien, ça serait joli ! C'est l'affaire des bourgeois de se demander s'ils doivent aimer ou non l'ennemi ! L'armée défile muette, et va se battre où on lui dit.

Un long temps. Il reprend doucement :

— La noblesse de l'armée, c'est le silence devant le devoir.

Il regarde la campagne.

— On a juré. On n'a plus le choix. Il faut être fidèle à sa parole.

Il continue sans que nos yeux se rencontrent :

— Moi, en signant l'armistice, j'ai donné ma parole.

La voiture roule sans bruit.

— Je n'ai rien d'autre à faire qu'à la tenir.

Il me donne maintenant son regard :

— Mais le peuple français... devait tenir la sienne aussi. Il était engagé comme son chef. J'avais parlé en son nom. Et il en avait paru assez ému...

Il lève une main en signe de regret :

— Je m'aperçois que les engagements d'un peuple ne sont pas de même nature que ceux d'une troupe !

Il baisse les yeux.

— J'espérais gouverner par la confiance... réciproque...

Il se tait une seconde.

— Ce n'est jamais facile de gouverner. Quelques-uns y arrivent par la force ; puis se maintiennent par la violence. Mais par la confiance !...

Il hoche la tête.

— La confiance de l'armée, je l'ai reconquise et gardée, parce que l'armée et moi, nous vivions sur les mêmes principes.

Il s'anime.

— Puis, j'ai toujours eu le goût de rejoindre les hommes dans leur nature, de les connaître, de m'en faire connaître. Je connaissais mes officiers, ils me connaissaient. Tandis que l'opinion... elle varie selon le vent, l'intérêt. la souffrance...

Et brusquement, d'une voix ferme :

— Je ne peux pas savoir ce qu'elle est !... Je vais tout droit ; elle ne peut pas comprendre ce que je suis.

Il me redonne la clarté de ses yeux :

— Les Français sont en train de penser que la combinaison est quelque chose de supérieur à l'honnêteté.

Ses yeux ne quittent plus les miens.

— Et ils me supposent ficelle... tellement ils seraient heureux que je le sois !

Le voici qui sourit :

— Moi, ficelle ! Moi, qui ai été dans une école, à la rentrée, adjurer les enfants de ne jamais tricher, de ne jamais copier !

Il devient rêveur.

— Les petits ont compris. J'ai reçu des lettres par milliers. Mais les grands...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il remonte sa couverture.

— La plupart restent combinards. C'est le fond de leur pensée, le mobile de leurs actes...

Il réfléchit.

— Et les autres sont mous..., neutres. Comment les raffermir ?

Il pèse ses mots.

— Après tout, cet état d'esprit... ou ce manque d'esprit, qui n'est pas reluisant, vaut peut-être encore mieux pour l'avenir du monde... qu'une adhésion véhémente à des mystiques d'imprudence.

Il rêve encore un instant, puis il affirme :

— Pour ce qui est de moi je ne ruserai jamais. A la guerre la ruse est peut-être permise, si elle fait partie de la stratégie. Mais je ne suis plus un homme de guerre. J'ai signé l'armistice. Je suis un homme de paix.

Il détache ses mots :

— Je tiendrai ma parole..., aveuglément.

Il respire à fond.

— Je ne suis pas prisonnier de l'adversaire ; je suis prisonnier de ma parole.

Un long temps.

— Et je ne m'en irai pas. Car j'ai fait un second serment, celui-là pour les Français, de ne pas les abandonner dans leurs peines.

Il a dit cela sans hausser le ton. Il ajoute :

— Voilà. C'est simple. Et c'est tout. »

Sur quoi, en conclusion à des confidences qui sont peut-être les plus graves qu'il m'ait faites, il se met à fredonner un air d'opéra. Puis un autre. Et un troisième.

« C'est le répertoire de ma jeunesse, dit-il. Mes soirées de lieutenant... qui repassent dans ma mémoire. »

La voiture glisse sans secousses sur une route bien faite, au milieu d'un paysage aussi calme que le Maréchal. Bien qu'il s'y promène chaque jour, il n'en est pas las. Il se sent d'accord avec la nature. Il s'intéresse à tout ce qu'il voit : la couleur d'un champ, le visage d'un laboureur, la mousse d'un arbre fruitier, la forme heureuse d'un toit de ferme. Il est vrai que tout est paix ici, au rythme ordonné des saisons. Dans cet ordre le Maréchal a la foi.

Le ciel est pur. Il dit :

« Le blé de printemps va lever.

Des nuages s'élèvent à l'horizon ; il ajoute :

— Surtout s'il pleut un peu.

Il aperçoit de la volaille dans une cour.

— Que de poules ! Quelle chance !

Nous croisons sur la route un homme de mine sévère :

— Oh ! oh ! Celui-là doit venir pour la réquisition.

Puis souriant :

— Il y aura toujours une charmante poulette pour pondre..., dès que le réquisiteur sera passé.

Il compte sur le printemps :

— Pourquoi ne serait-il pas beau ?

Il compte sur les paysans :

— Ils donneront tout leur blé. Comme à Verdun leurs forces. Chez eux, c'est affaire de temps. Ils ne m'ont jamais déçu.

Il compte sur la vie :

— Un homme qui les a curieusement peints, c'est Balzac. Ah ! dès que j'aurai un peu de temps, je veux relire tout Balzac, le crayon à la main. »

Je pense en moi-même :

« Quel but de paix magnifique ! Encore faut-il qu'il y ait la paix ! »

Est-ce qu'il devine ma pensée ? Il redevient confidentiel ; il rentre dans les grands sujets ; et son épaule touchant la mienne :

« L'Europe, après cette guerre — si cette guerre finit avant que l'Europe soit en ruines, — l'Europe sera bien lasse... Lasse d'avoir trop détruit. Lasse d'avoir trop menti. Elle s'assiéra épuisée sur ses décombres et ses mensonges... Si alors une voix pouvait s'élever, une voix loyale d'abord, humaine aussi...

Il prend le ton le plus modeste :

— Ce serait bien utile. »

Et il se tait. Et je pense :

« Ce ne serait pas qu'utile. Ce serait beau. Et le monde aura tellement besoin de beauté ! Le monde, après tant d'horreurs, pleurera, sanglotera devant la beauté, la pureté. Napoléon à Sainte-Hélène a déjà dit : « L'erreur a été de conquérir l'Europe. Il fallait la convaincre ». Gloire à l'homme qui pourra dire : « Je n'ai jamais menti, jamais. Et personne de ce fait n'a le droit de reprocher à la France d'avoir rusé, triché, de s'être divisée, de s'être dérobée. La France, c'est moi. Moi seul. Je la représente. Vous n'avez plus le droit de vous soucier de personne que de moi. Je vous regarde en face. Parlons. Parlons dans l'honneur, auquel je n'ai jamais manqué. »

Et le même grand homme, continuant la mission de la France, offrira au monde sa Charte du Travail. Car elle sera pour le monde autant que pour son pays. C'est un essai de respirer dans un air irrespirable. C'est un espoir du cœur et de l'esprit. Elle proposera un mode de vie humaine à une humanité déshumanisée.

La voiture nous ramenait vers Vichy. Nous entrions dans les faubourgs. Ils ne sont pas beaux ; je fermai les yeux. Je voyais le Maréchal seul devant l'Europe prostrée par une guerre honteuse, dont on dit l'atrocité, dont on ne dit pas la honte. L'avion a ravalé le sort de l'homme. Et je me rappelais deux nuits de lune — cette lune dont l'aviation a fait le décor de ses crimes, — l'une en France, l'autre au Maroc.

En France, une nuit de l'été dernier, je marchais dans la campagne. Tout baignait dans le silence et dans cette clarté de rêve, où parmi les fantômes des êtres et des choses, nous retrouvons les plus mélancoliques de nos incertitudes. Je marchais en écoutant mes pas... et mon cœur... Qu'on est faible dans le clair de lune ! Il n'y a plus de mauvaises pensées ; il n'y en a pas non plus de bonnes ; on dirait que l'être s'évanouit : je me sentais entre deux mondes... Tout à coup, du fond de l'espace, un ronflement de moteur me remit d'aplomb. Un sentiment d'horreur en une seconde rallia mes forces. Le ronflement croissait. C'était des bombardiers de Sa Majesté Britannique qui s'avançaient, implacables, vers quelque ville royale d'Italie, — royale par la beauté. Je m'arrêtai ; j'écoutai ; je devins de glace... Ils arrivèrent, passèrent en trombe... Ils étaient nombreux ; ils étaient forts ; ils étaient terribles ; ils étaient... honteux. Ils me donnèrent de la honte à moi, leur contemporain. Je me disais : « Dans un quart d'heure des centaines de pauvres êtres qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne s'attendent à rien, qui ne sont pas soldats, qu'on n'a engagé dans aucune bataille, qui simplement font leur travail, respirent, et aiment — il n'y en a guère qui n'aiment pas, — dans un quart d'heure, ils seront morts, ou mutilés, parmi les ruines ensanglantées de maisons qui étaient l'ordre, le souvenir, la tendresse de leurs vies... Et inconscients, les autres reviendront ! » Je m'assis sur le bord de la route. Un lapin, un innocent lapin la traversa. Une des rares bêtes qui ne dorment pas toutes les nuits. Le lapin ne résiste pas à l'étonnement du clair de lune. Celui-ci allait par petits bonds ; il m'aperçut, pirouetta et, d'instinct, s'enfuit.

Combien de temps suis-je resté dans ce vague de lune, inerte, sans même protester, sans même opposer le bien au mal en esprit ?... Car il semble qu'on devrait toujours au moins le vouloir et l'espérer. Non, j'attendais. Et peut-être qu'une heure passa... quand le ronflement tragique monta de nouveau sur l'horizon, de l'autre côté, celui où ils avaient disparu. Ils rentraient... en hâte. Mon Dieu ! A peine avais-je perçu leur bruit affreux qu'ils étaient déjà sur moi, qu'ils affligeaient cette campagne de leur nouveau passage, revenant délestés, contents sans doute... Je me levai, je courus... Je courus, pour gagner plus vite la maison, me coucher, me cacher, dormir, oublier...

Et... il me revenait encore une autre image. A Fès, au printemps précédent, sous une lune pareille, noyant l'esprit dans les mêmes songes, nous étions sortis de la ville mystérieuse aux mille ruelles, quelques amis et moi, et nous longions à pied les remparts... Magnifiques, parce qu'ils sont comme ils doivent être : robustes et simples. Leur beauté vient d'abord d'un jugement juste qui a conçu leur masse. Elle vient aussi de la couleur de la terre rouge dont ils sont pétris. Elle venait enfin, à l'heure que je dis, des ombres épaisses que la lune projetait entre de pâles clartés. Leur puissance s'en trouvait accrue ; et cette puissance dominait la scène que voici. Une centaine de bêtes à cornes étaient là, comme engourdies au pied de ces hauts murs de défense, têtes basses, sur leurs quatre pattes de pauvres animaux, qui les rivent à la terre sans qu'ils puissent se redresser, elles étaient là, misérables — je vis tout de suite qu'elles l'étaient, — terrassées au milieu de leurs bergers debout, saisis comme elles, immobiles, silencieux, lugubres comme elles. Je ne savais pas encore ce qu'elles attendaient. J'étais sûr qu'un destin tragique, à l'unisson de cette lune, pesait sur elles, les écrasait sans qu'elles pussent s'en dégager, qu'elles n'avaient qu'à le subir, qu'elles étaient l'image de la fatalité. Et c'est alors qu'un ami a dit :

« Elles attendent le jour... qu'on ouvre les portes... Ce sont les bêtes pour l'abattoir. »

Mon sang s'arrêta. Je regardai dans un sentiment de détresse, vraiment, ces bêtes vivantes, qui déjà n'étaient plus que des spectres, puis je dis : « De grâce, allons-nous-en ! »

Que de fois, depuis, ai-je comparé dans mon esprit ce troupeau, qui sans bouger, sous cette lumière de drame, dans l'attitude de l'effroi et le silence de la mort, attendait l'heure fatale, avec une humanité condamnée, sur qui vont s'écraser les bombes des aviateurs indifférents.

Nous sommes rabaissés au rang des animaux.

Alors, est-ce la parole de lumière du Maréchal de France qui nous éclairera en nous redressant ? Ne sera-t-il pas trop tard ? Est-ce que ce bonheur et cette grandeur seront encore possibles ? Dans la misère nous conservons cet espoir, de tous le plus important. Il n'y a que lui, et lui seul, qui nous le permette.



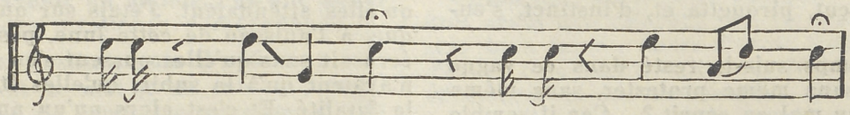
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHANTS ET CRIS DE LA RUE A SAIGON

par E. BERGÈS *(Suite)* (1)

26. — Les marchandes d'escargots.

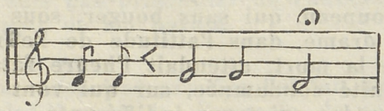
Elles offrent les escargots à goût de coco, les escargots à goût de riz. Voici leur appel :



Ai ăn ốc dừa không ? Ai ăn ốc gạo không ?

27. — La Chinoise au « bánh ướt ».

La vieille marchande chinoise clopine et chantonne rue Miche :

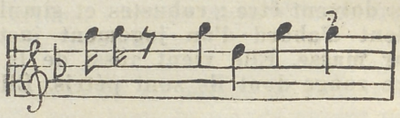


Ai ăn bánh ướt không ?

Le bánh ướt est un gâteau de farine de riz, roulé, contenant du lard, de l'oignon. On le consomme en l'accompagnant de nước mắm, de haricots germés et d'herbes odorantes.

28. — Les crieuses de « bánh bèo bắc ».

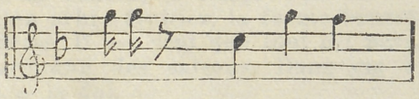
Ce sont des Tonkinoises aux dents laquées qui offrent à leurs compatriotes des barquettes en feuilles de bananier remplies d'un gâteau mou à la farine, à la graisse de porc et aux oignons, arrosé de nước mắm.



Ai ăn bánh bèo Bắc không ?

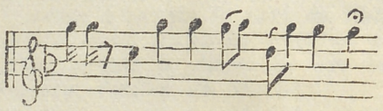
29. — Les marchands de plats aux vermicelles.

Voici du bœuf grillé aux vermicelles :



Ai ăn bò bún không ?

et ce plat unique, complet, avec vermicelle effiloché tout blanc, herbes parfumées, concombres, haricots germés, sang coagulé cuit à l'eau, salade, viande de porc grillée, cacahuètes, mỡ (lard aux oignons), nước mắm, piment rouge, filets de navet.



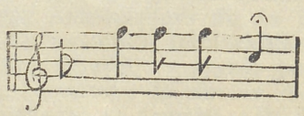
Ai ăn bò bún bánh hỏi thịt quay không ?

30. — Le marchand de táo xộn.

Il vous propose sur son fourneau ambulant un plat composé de haricots secs écrasés, de farine de blé ou de riz, du sucre, l'ensemble cuit à l'eau. On ajoute dans le bol du lait de coco (coprah râpé pressé) et du « lá giứa » (feuille parfumée de plante pandanée).

31. — Les saucisses au pain.

Le grand Chinois de la rue d'Espagne vous propose pour vingt cents son sandwich, vers 8 heures, chaque matin : saucisses et pain. Songez que le chien gras est très cher.



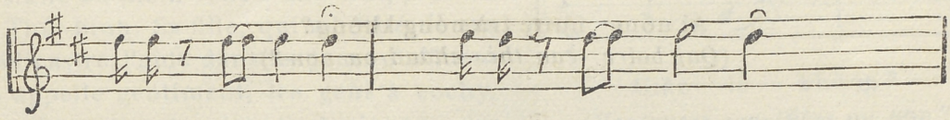
Xà - xíu bánh mì.
(Saucisses pain.)

(1) Voir Revue *Indo chine*, nos 162 et 178.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

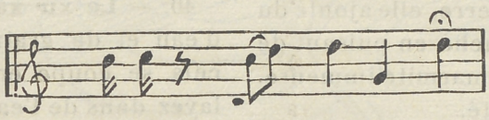
32. – Cris des fruitières.

Ils varient selon les saisons.
En voici quelques-uns, de bonnes bà-già de ma connaissance : au Tết :



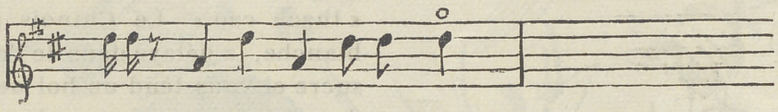
Ai ăn dưa gang không? Ai ăn dưa hấu không ?
(*Qui veut des pastèques « gang »* *et « hấu » ?*)

à l'automne :



Ai ăn bưởi Biên-Hòa không ?
(*Qui veut les savoureuses pamplemousses de Biên-Hòa ?*)

au printemps :



Ai ăn xoài voi, xoài thanh-ca không ?
(*Qui veut mangue éléphant ronde, mangue longue ?*)



33. — Le nhỏ aux bananes frites.

Il crie de sa voix claire :



Ai ăn chuối sấy chuối chiên không ?

Les « chuối sấy » sont des bananes en tranches minces enfilées dans un bambou fendu, séchées au feu. Quant aux « chuối Chiên », ce sont des beignets de bananes à la farine de riz, frits à la poêle.

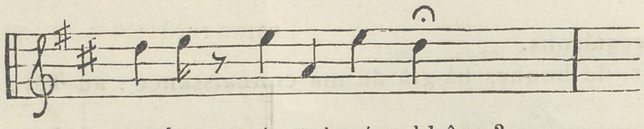
LES AMBULANTS CRIEURS DE BOISSONS

N'oublions pas qu'à Saigon aussi il fait chaud, et si vous boudez les repas offerts le long de votre route, voici par contre qui peut, mieux que le paddy-soda, étancher votre soif :

34. — **Le nước trà nóng** (thé brûlant) offert dans une grosse cái bát pour deux sous par un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bambin ou sa mère qui dans leur marmite théière vous font sur le trottoir, en quelques secondes, un thé léger et parfumé.



Ai uống nước trà nóng không ?
(*Qui boire eau thé chaud ou non* ?)

35. — **Le « nước đá chanh »** que vous propose de sa voix acide la petite marchande au chapeau fleuri de la rue Mac-Mahon, souriante derrière sa voiture à roulettes. Elle râpe à la voiture-rabot, de la glace qui tombe dans un verre, elle ajoute du citron pressé et remplit à la louche en puisant de l'eau sucrée et fraîche dans une marmite immense. C'est dix sous. La vie a augmenté.



36. — **Le hột é** qui ressemble à des œufs de grenouille nageant dans l'eau. Ce sont des graines de basilic en gelée dont une tasse vous coupe net la soif.

37. — **Le xưng xáo,** qui est de la gélatine d'herbe xáo et qu'on consomme à la cuiller avec de l'eau sucrée et de la glace, dans une tasse.

38. — **Le xưng sam,** fait de feuilles « lá sam » (pourprier) pilées, pressées, coagulées avec du sucre en poudre. Cette gélatine est très rafraîchissante.

39. — **Le bông cỏ,** gélatine d'herbes aigrelettes, qui se consomme à la tasse avec de la glace et de l'eau sucrée.

40. — **Le xư xa hột lựu :** gélatine de plantain d'eau et de graines de grenades. C'est épais et cela se coupe en petits morceaux que vous délayez dans de l'eau de coco sucrée.

41. — **Le tàu hủ** que vous propose un Chinois grassouillet, rue de Verdun. C'est de la farine de soja cuite avec un produit pharmaceutique, le « thạch cao ». Le Chinois prend de cette pâte blanche, la délaye dans de l'eau chaude, ajoute du sucre et vous tend un bol de lait fumant, comme dans les fermes normandes.

42. — **Le sữa đậu nành** (lait de soja), qui se vend également préparé à l'avance, dans des bouteilles de soda. Ces bouteilles sont tenues au chaud sur le foyer de la cuisine roulante. C'est moins bien que le tàu hủ, vous n'avez pas vu traire la vache et bu tout chaud..., le lait était déjà en bouteille.

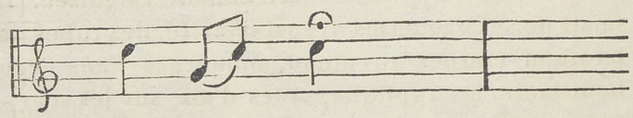


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CHANTS DES PETITS MÉTIERS

43. — **Le ventouseur.**

Il s'est installé en plein vent à Chợ-Đũi, près du marché de Thái-bình. Sa fille, qui a hérité de ses dons de médicastre, l'aide dans les jours d'affluence. Il vous appelle gentiment, les gens à ecchymoses, les rhumatisants, les contusionnés, les reins-raides, les sang-tournés.



Giác lẽ không ?
(*Ventouses scarifiées ou non ?*)

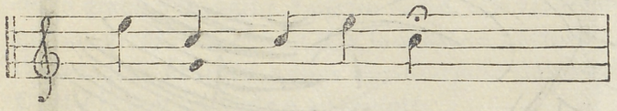


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le « giác-lẽ » découvrant votre peau, vous tâte, voit le sang bleui, palpe la partie « où le sang est mauvais » et scarifie en série, sans une hésitation, à l'aide d'un tesson de bouteille *ad hoc* ou d'une vieille lime « Pasteur » patiemment raiguisée. Il saisit de ses baguettes avec dextérité, des tubes de bambou coupés au nœud, immergés dans l'eau bouillante, les applique, vides d'air, sur les scarifications et attend. Les patients sont assis, hérissés de tubes noirs. La foule s'assemble. Le médicastre, serein derrière ses lunettes de savant, enlève en leur temps, d'un pincement habile, les tubes de torture, contemple le « sang mauvais » qui s'écoule et devant les badauds ébauhis colle une rustine sur chaque scarification. On se rhabille, on paye et l'on s'en va allégé, avec son seul bon sang, tout couvert de rustines. La foi sauve !...

44. — **Le cureur d'oreilles.**

Au marché de Tân-Định, il hêle le chaland :



Móc tai lông nhím không ?

(*Curer oreilles piquants porc-épic ou non ?*)

pour lui ôter des oreilles le « cứt ráy », l'excrément du ver, que selon la légende, chaque Annamite porte dans l'oreille. Le patient est assis béat sur un escabeau. Le « móc tai » use de spatules, de crochets, cure, récure, extrait, essuie, explore les plis et recoins, souffle dans l'oreille, joue de la brosse douce tournante dont les poils chatouillent délicieusement le propriétaire du ver, et quand l'oreille est nette, il montre au client ébloui le cérumen entassé sur un bout de journal.



Ah ! l'agréable opération !... et je n'ai jamais ouï dire qu'un tympan fût crevé...

(*A suivre.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

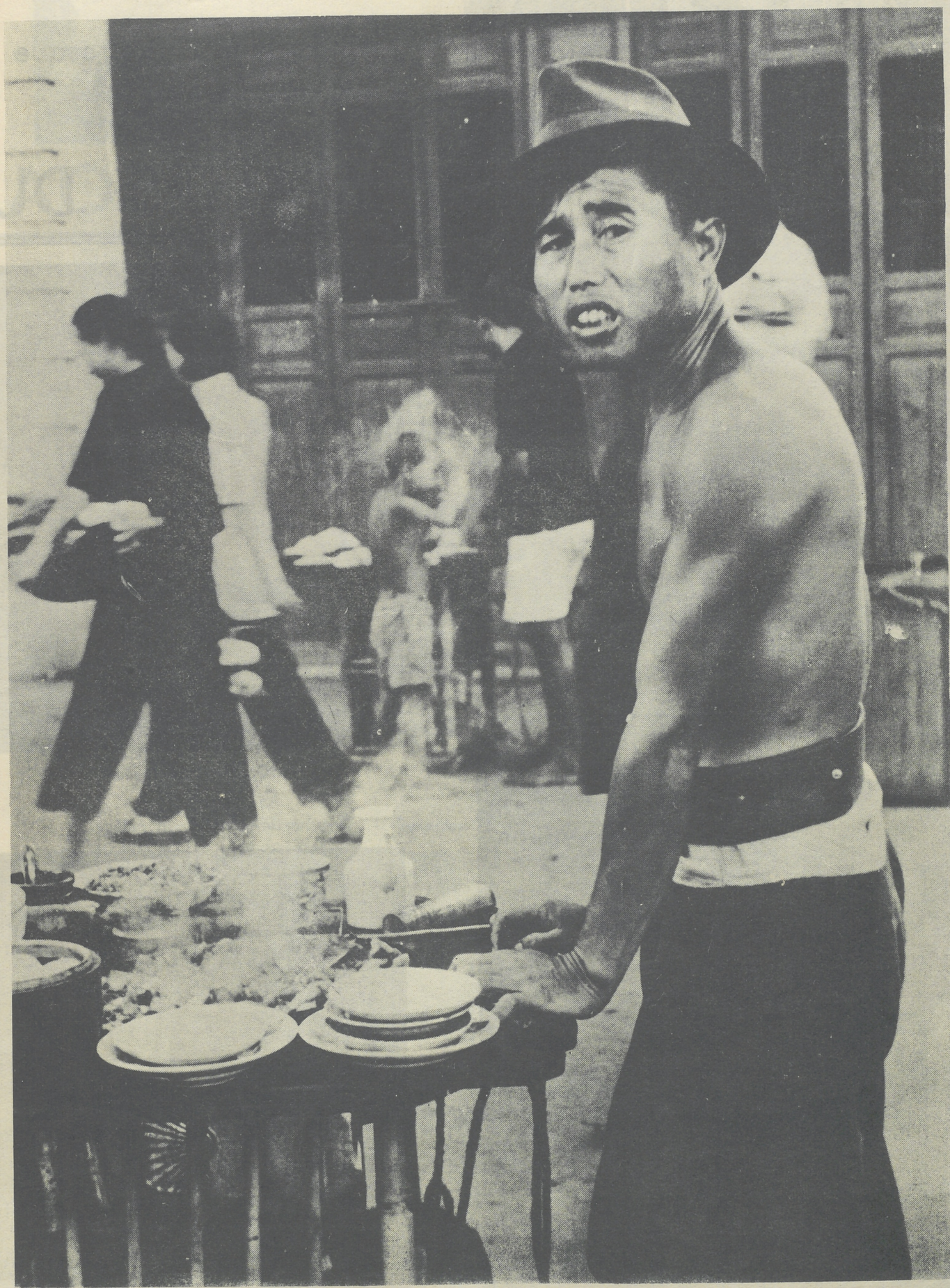


Photo J. LHUISSIER.

Marchand ambulant à Cholon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Indochine pittoresque

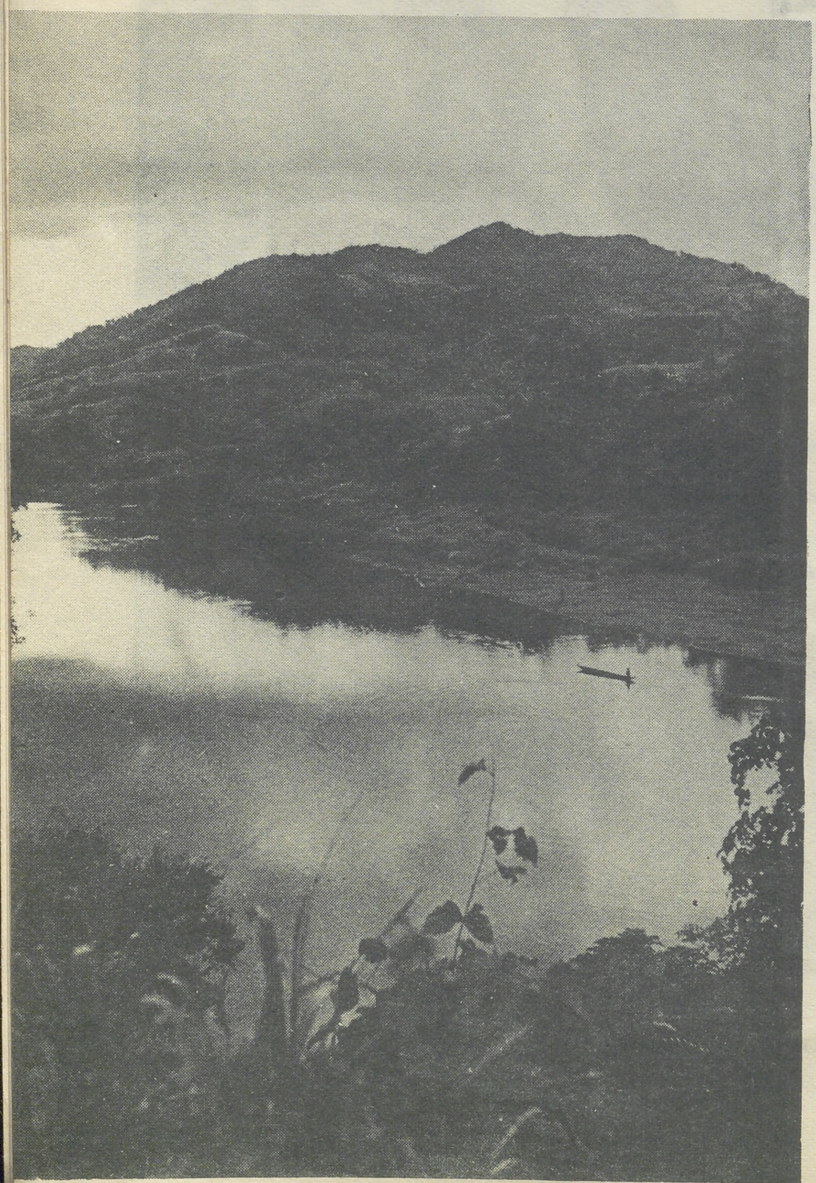
IMAGES DU



Photo J. Y. C.

Tisseuse laotienne à Bassac

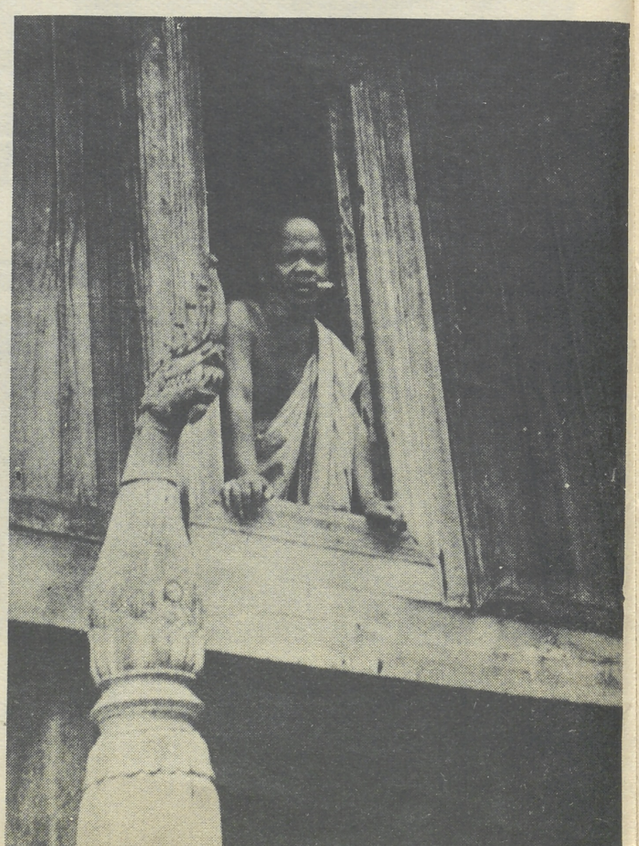
Bief entre deux rapides.





Cyclo-pousse laotien.

Un bonze à sa fenêtre.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LAOS



Pagode à Savannakhet.

Architecture franco-laotienne. – Bungalow de Stung-Treng construit en 1937-1938.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Dans la forêt cambodgienne. — Utilisation d'un éléphant pour le transport des gros troncs d'arbre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAMBODGE
sous le signe du Cor de Chasse

par P L R.

AYANT appris que M. le Résident Supérieur avait décidé de consacrer quarante-huit heures de son activité à une tournée forestière dans les provinces de Kompong-Cham et Kratié, j'eus le désir de le suivre. Mes vagues qualités de reporter journaliste jointes à un rappel discret de celles que je crois posséder comme technicien de la forêt (j'ai habité pendant plus de six mois un appartement à Neuilly dont les fenêtres donnaient sur le bois de Boulogne) me permirent d'obtenir un strapontin dans une voiture administrative. J'ai toujours apprécié la nature et plus spécialement les paysages forestiers, j'ai même regretté un moment de n'avoir pas choisi la carrière des Eaux et Forêts, qui me paraissait convenir parfaitement à mes aptitudes au farniente et à mon amour de la poésie. Quoi de plus agréable que ces promenades au petit jour dans un sentier forestier lorsque la rosée perle les moindres feuilles, que la lumière irisée semble hésiter à violer les intérieurs du sous-bois et que la nature tout entière paraît se recueillir pour nous permettre de méditer. Le bon Monsieur de La Fontaine était, dit-on, officier des Eaux et Forêts et, sans prétendre produire des merveilles comparables aux siennes, j'ai toujours pensé que la fréquentation de la nature est susceptible de me redonner un potentiel d'optimisme qui facilite ma besogne journalière.

C'est dans cette disposition d'esprit que je me trouvais au milieu de personnalités officielles diverses, sur le perron de l'hôtel de la Résidence de Kompong-Cham, attendant le Résident Supérieur Gautier et son chef de Cabinet. A l'heure précise, la voiture superrésidentielle vire et s'arrête sur le gravier criard. Sonneries de clairons, bérets rouges des tirailleurs et bérets bleus des miliciens se redressent et se figent en présentant les armes. Beaucoup de galons, encore plus de pattes d'épaules brodées, Altesses et Excellences cambodgiennes sont du nombre. Présentation, congratulations, tout le monde a l'air de bonne humeur, voilà qui présage bien de la tournée. Presque tout de suite deux êtres inquiétants semblent vouloir accaparer l'attention du Résident Supérieur l'un brun, maigre, agité, nerveux, au regard percutant s'appelle Allouard et est, me dit-on, l'Inspecteur technique du Service Forestier, l'autre qui se promène avec des galons d'argent et des cors de chasse brodés est, m'assure-t-on, le chef de Service. Tout le monde les suit vers le poste forestier, coquets bâtiments en bois au milieu d'un grand parc planté d'arbres d'âges variés dominant un gazon impeccable. Le tout est agréable à l'œil et l'estime que j'ai toujours portée aux forestiers s'en trouve accrue. Le brun nerveux explique avec force détails les raisons de cette réunion d'arbres qui sont, paraît-il, tous différents. Je m'inquiète de savoir s'ils donnent des fleurs ; c'est bien là le dernier souci des forestiers, la seule chose qui semble intéresser l'Inspecteur technique est de savoir la vitesse à laquelle ils poussent, ceux qui aiment l'ombre, ceux qui préfèrent la lumière, ceux qui résistent aux insectes ou aux champignons et surtout s'ils sont susceptibles de fournir du bois de feu ou du bois d'œuvre. Vraiment, ces forestiers sont beaucoup moins poètes que je ne le pensais et je le regrette « in petto ». On pénètre dans des bâtiments qui ressemblent plus à une usine qu'à un studio littéraire ; beaucoup de meubles, tous pareils, spécialement étudiés pour être propres, pour que rien ne traîne et que les papiers administratifs y fassent un séjour le plus court possible. Bonne idée et je croyais même qu'au Service Forestier on ne faisait pas de papier. A ce point de vue, j'erre complètement. Au contraire les archives y sont d'une particulière importance, c'est tout au moins ce que m'explique un forestier beaucoup plus calme que les autres, qui fait preuve d'une belle constance dans l'art de fabriquer de la fumée avec des pipes variées dont il a un assortiment impressionnant et auquel je décide de confier le soin de compléter mes études forestières. Le cortège repart en trombe et se dirige vers une sorte de hangar qui, manifestement, sert de garage. Voilà qui me paraît d'un bien maigre intérêt pour une tournée forestière mais, sur place, nous entendons dire qu'il s'agit là d'une pure merveille qui réunit tous les détails techniques les plus récents sur la construction en bois ; plus de colonnes, plus de lourdes pièces de charpente, plus de boulons en fer, mais uniqnement de petites pièces toutes de mêmes dimensions réunies astucieusement avec des chevilles en bois spécialement étudiées à cet usage.

A la sortie de ce hangar, sous l'œil impassible des policiers de Kompong-Cham, remarquables par leur correction, leur rigidité et leurs longs gants blancs à crispin, le cortège officiel se dirige directement vers un de ces petits édicules à double compartiment que l'on rencontre en général dans les bosquets discrets de gare et où les inscriptions « hommes » et « dames » en diverses langues indiquent manifestement à tous leur usage utile mais sans poésie. Je vois un Administrateur pâlir, les Excellences se regardent inquiètes, voilà qui n'était pas au programme, le guide serait-il devenu subitement fou, faut-il alerter l'hôpital psychiatrique le plus voisin ? Le temps de se poser ces questions et tout le monde s'arrête contemplant le modeste édifice pour s'entendre expliquer qu'il s'agit là d'une réalisation très intéressante due à l'Institut Pasteur de Saigon et qui est généralisée à l'heure actuelle dans tous les postes forestiers isolés, dans les charbonnières et les villages de colonisation. En creusant un trou suffisamment profond et étroit on évite, nous dit-on, les mouches et les moustiques, donc on s'affranchit de toutes les maladies qui en découlent. Evidemment c'est très intéressant, mais comme nous voilà loin de la pure poésie bucolique !

D'ailleurs, je ne tarderai pas à perdre rapidement mes dernières illusions. Il serait trop long de vous donner par le détail la suite des états d'âme par lesquels je suis passé pendant ce voyage. Certes, ce que je pensais y trouver existait ; j'ai parcouru au petit jour des pistes forestières où les troncs élancés des grands Chhœutéals ou des Sralaos à l'écorce crocodilienne semblaient lever vers le soleil naissant leurs grands bras sup-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pliants, j'ai vu de bien beaux ensemble de couleurs, toute la gamme des verts, des mauves, des roses ou des bruns. J'ai aperçu des chevreuils à peine surpris du passage du cortège automobile car à ma grande surprise, j'ai appris que les forestiers ne chassaient en général pas. Nous parcourûmes à pieds de ravissants layons forestiers dans l'arboretum de Kompong-Cham, nous eûmes à Chhlong une vue unique au monde sur le majestueux Mékong se déroulant au coucher du soleil à travers de splendides fûts d'arbres plusieurs fois centenaires. Mais j'ai appris, grâce à la complaisance sans borne et aux explications bienveillantes du forestier aux pipes multiples, que ce côté poétique de leur métier, anquel les forestiers sont très sensibles, n'est qu'un à-côté agréable qui les aide dans leur travail, lequel est très sérieux et particulièrement complexe. En avons-nous visité de ces charbonnières à charbon de cuisine ou à gazogène, en régie ou à l'entreprise, avec ou sans récupération de pyroligneux ou de goudrons ? Nous avons été sursaturés de chiffres de rendement, de tonnes de charbon, de degré d'acidité, de milliers de stères, de dizaines de milliers de mètres cubes... En avons-nous vu de ces routes en terre, pistes de saison sèche, coupes méthodiquement situées et réglées, repeuplements naturels ou artificiels, villages de colonisation, que sais-je encore ? A noter une route au tracé sinueux qui a coûté beaucoup d'efforts, à la descente de la falaise de Prêk-Sangker, mais qui est actuellement vraiment spectaculaire, véritable serpent de terre rouge au milieu du vert sombre de la forêt environnante.

Ce qui m'a le plus frappé est l'esprit d'ordre et de méthode qui a présidé à ces diverses activités. Nous vîmes de nombreux postes forestiers, tous en bois, qui servent de modèle pour la technique de ce genre de constructions. Certaines de ces constructions sont particulièrement coquettes et il doit faire bon y habiter. Les forestiers se sont efforcés de bien loger leur personnel et le cadre entourant ces habitations ne leur semble pas sans intérêt. C'est, paraît-il, indispensable pour maintenir le bon état physique et moral de ces fonctionnaires qui, plus que d'autres, sont appelés à circuler souvent avec peine à travers des régions austères et malsaines ; je le crois volontiers.

Mais le grand souci de l'homme des bois est bien la conservation et surtout la régénération du domaine qui lui est confié. Moi qui en étais resté à la notion simpliste de la forêt qui pousse toute seule je n'en croyais pas mes yeux en observant les efforts faits dans ce but. La forêt et plus particulièrement la forêt indochinoise est un vaste champ de bataille où un nombre infini d'essences se livrent sans arrêt une lutte à mort pour avoir le droit de vivre. Profitant d'un moment d'accalmie entre deux bouffées de pipe, mon cicerone forestier m'entr'ouvrit des horizons philosophiques sans borne sur la vanité des idées pacifiques auxquelles l'avait conduit la simple observation de la vie des plantes. Bref, paraît-il, entre les arbres, les arbustes, les arbrisseaux, les lianes, les champignons, les insectes, c'est une guerre sans merci dont la conclusion logique est la mort du plus faible. Or le vainqueur n'est pas toujours, il s'en faut de beaucoup, le plus intéressant (il s'agit du monde végétal...) et c'est là que le forestier intervient pour protéger l'arbre d'avenir et éliminer l'inutile. On discuta longuement de régénération naturelle ou artificielle, cette dernière permettant d'introduire des essences nouvelles comme le Teck, dont nous vîmes de très beaux boisements.

Tous ces travaux nécessitent pas mal de main-d'œuvre. C'est toute la question des villages de colonisation et de leur complément, la lutte antipalustre, qui nous fut exposée par le docteur Delbove, de l'Institut Pasteur.

Ce n'est pas tout encore ; pour tirer parti au maximum des richesses de la forêt, il faut arriver à lancer sur le marché des essences injustement méprisées, d'où l'installation d'une scierie mécaniqne artisano-forestière qui fonctionne en régie. Au milieu du bruit infernal, nous avons écouté avec intérêt les explications que nous hurlait l'Inspecteur technique, ce qui lui a valu d'ailleurs une belle extinction de voix pour le reste du voyage. Cela ne l'a pas empêché par la suite de nous abreuver de discours aussi variés qu'originaux car cet officier forestier que j'avais trouvé d'un abord peu engageant est en réalité une force de la nature et a sur toutes choses des idées claires qui, sous une apparence paradoxale, font découvrir des mondes ignorés. C'est lui le créateur et l'organisateur de la Société Coopérative Forestière du Sud-Indochinois qui a groupé nombre d'exploitants et a mis au point toute la question du charbon de bois à gazogène. Il nous a fait part de ses projets d'avenir qui sont vastes et j'ai été jusqu'à lui pardonner son manque total de romantisme lorsque, dans la chaloupe qui, en pleine nuit, nous transportait de Chhlong à Prek-Kâk, il a interrompu ma rêveuse contemplation de la pluie d'étoiles filantes qui s'échappaient de la cheminée en m'entretenant de la perte de calories que cela représentait et de la possibilité de les récupérer.

C'est un autre problème du même ordre qui m'a été expliqué un peu après par le forestier récupérateur de calories dans des fourneaux de bruyère ou de bois indigènes (d'excellentes pipes d'origine exclusivement locale sont, paraît-il, fabriquées sur les rives du Mékong). Il m'a indiqué le gros travail des forestiers pour la lutte contre les rays et leur suite logique les feux de forêts. J'avais déjà entendu parler de toutes ces questions mais c'est sur les lieux où l'on a travaillé à y porter remède que l'on comprend vraiment l'importance du problème et les solutions à y apporter.

Bref, après quarante-huit heures de tournée avec les forestiers, j'étais quelque peu étourdi par tout ce que j'avais entendu et compris. Je ne me doutais pas du travail que pouvait représenter la gestion d'un domaine forestier comme celui du Cambodge. Les forestiers travaillent en général loin des grandes routes et c'est la raison pour laquelle leur œuvre est parfois méconnue. J'ai compris que le Cor de Chasse, cet insigne que l'on rencontre un peu partout chez eux, du revers de col du chef de Service aux parements du moindre garde, en passant par les poteaux indicateurs de route, les pancartes de garderie et les chemises des dossiers d'archives, représente plus qu'un simple signe de ralliement, c'est la concrétisation de cet esprit d'équipe qui les anime tous : Européens et Indochinois, sans oublier tous ces marins, provisoirement débarqués, qui ont troqué la vie de bord contre la vie austère de la brousse khmère. Nous les avons tous vus tendus vers le même effort, animés de la même foi et l'on m'a assuré que ce n'était pas spécial au Cambodge mais que l'Indochine entière vibrait du même idéal, transmis par un vieux forestier, le conservateur Roger Ducamp, créateur et organisateur du Service Forestier ici et qui le tenait lui-même de ce corps d'élite qui, en France, a su mettre la technique sylvicole au premier rang.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SAISON DE L'ARTISANAT, DE LA PETITE INDUSTRIE ET DES ARTS APPLIQUÉS

LA SEMAINE DU PAPIER

par M.

Si l'on prend pour base l'année 1939, l'Indochine consommait en période normale, outre 2.200 tonnes (chiffre très approximatif), de papier à la forme presque entièrement destiné à la clientèle indigène, environ 15.000 tonnes de papier à la mécanique dont 3.000 tonnes fournies par l'industrie locale et 12.000 tonnes par l'importation.

Le blocus partiel du pays a entraîné d'une part une diminution massive des importations, d'autre part une chute sensible de la production industrielle, par suite de l'usure du matériel et des difficultés d'approvisionnement en produits chimiques et matières premières.

Pour rétablir l'équilibre, il fallait s'efforcer de restreindre la consommation et d'augmenter la production. La première de ces tâches a été confiée au Comité du papier : un plan de répartition alloue à chaque catégorie d'utilisateurs un contingent calculé de façon à satisfaire aux seuls besoins de première nécessité ; de ce chef une économie de plus de 50 % a pu être réalisée.

Pour remplir la deuxième partie du programme, l'administration a cherché à développer la production des petites entreprises et à orienter ces dernières vers la fabrication de nouvelles qualités, propres à remplacer le papier à la mécanique.

L'exposition, consacrée uniquement au papier artisanal, avait principalement pour objet de montrer au public comment ce double problème a pu être résolu.

I. — *Les matières premières.*

Les principales matières premières utilisées par l'artisanat du Tonkin sont l'écorce de Gio, la pâte de bambou, dont on voyait des échantillons, ainsi que les rognures d'imprimerie et les vieux papiers. Il y faut ajouter le bois de « mo » qui sert à encoller la feuille.

Les « cassés » ou déchets de papier, en partie importés de Chine, se faisant rares sur le marché et nos disponibilités en gio étant limitées, c'est seulement en augmentant la production de la pâte de bambou ou en cherchant à utiliser de nouvelles matières premières qu'on pouvait espérer développer la fabrication du papier artisanal.

Pâte de remplacement. — La Société des Papeteries de l'Indochine qui, jusqu'en 1942, était le principal fournisseur de pâte de bambou, a été obligée pour ménager ses stocks de soude caustique de réduire sa production. On songea alors à utiliser la chaux pour le traitement du bambou ; à vrai dire, la pâte ainsi préparée est plus chère et de moins bonne qualité que celle obtenue par le procédé à la soude, mais l'essentiel était de pouvoir continuer à alimenter les cuves artisanales.

A l'instigation de l'Inspection générale des Mines, la fabrication de pâte de bambou à la chaux a été entreprise par un certain nombre de petites usines, telles que la Société des Charbonnages d'Along et de Dông-dang, les Papeteries Tonkinoises à Dap-câu, les ateliers de Phan-hiêu-Lê à Thai-hà-âp. Une collection de photographies permettait au visiteur de se faire une idée de l'équipement et de l'importance de ces installations.

On pouvait voir aussi des échantillons de pâte de bambou mâle et femelle traitée à la chaux et blanchie, présentés par M. Dinh-van-Nhât, de Hô-khâu (délégation de Hanoi), et pour lesquels il obtint le 1er prix de la section comportant l'attribution d'une prime de 200 piastres.

Enfin un graphique montrait que, grâce à l'action administrative, la production de pâte de bambou est allée sans cesse en augmentant au cours des dernières années.

Ecorce de remplacement. — Indépendamment du gio, les villages du papier utilisent comme matières premières d'appoint les écorces de « giuong », de « bo », de « gio tàu », de « canh » et de « man », dont on présentait des échantillons.

Mais le papier n'étant en définitive que de la cellulose, peut, théoriquement, être fabriqué à partir de n'importe quelle écorce facile à réduire en pulpe. Aussi plusieurs ateliers-laboratoires ont-ils été montés soit par l'Administration (à Hanoi et à Takhmau au Cambodge), soit par certains industriels (Pic Artisanat, atelier Caffa à Vientiane), dans le but de rechercher les meilleures matières de remplacement.

Les résultats de ces essais étaient présentés au public. Sont susceptibles d'être employés : la citronnelle, la paille de riz, le jonc, le roseau, le luc-binh, la fibre de bananier, etc... dont on fait du carton ou du papier d'emballage ; l'*aquilaria agallocha,* dont il existe deux variétés : le « moc » d'Annam et le « chankrasna » du Cambodge, l'*antiaris toxisaria* ou « sui » en annamite, le « khleay » cambodgien, le kapok, etc., qui donnent des papiers de plus ou moins bonne qualité. Des échantillons de ces différentes plantes ou écorces et des pâtes qu'on obtient en les traitant par la chaux étaient exposés.

II. — *La fabrication du papier artisanal.*

Sur une grande carte murale étaient indiqués les principaux centres de fabrication, qui sont, par ordre d'importance : le groupe des villages du Papier, près Hanoi (4.000 artisans), la région de Moncay et celle de Vatchay (2.000 artisans) et quelques centaines d'artisans dans les provinces de Bac-ninh, Bac-giang (Tonkin), Bentre (Cochinchine) et au Cambodge.

Un graphique mettait en évidence la part sans cesse croissante qui revient à l'artisanat dans la production totale de l'Indochine en papier et carton ; de 43 % en 1939 (2.200 tonnes sur 5.100 tonnes) elle est passée à 54 % en 1943 (3.500 tonnes sur 6.500 tonnes).

La fabrication du papier artisanal se fait presque entièrement à la main, suivant une technique assez primitive ; une série de photographies groupées comme les images d'un film muet avec sous-titres explicatifs, en montrait les différentes phases au public.

Préparation de la pâte de gio. — On laisse les écorces séjourner pendant une demi-journée environ dans l'eau d'une mare, puis on les plonge dans un bassin contenant un lait de chaux ; encore imprégnées de chaux, elles sont cuites à la vapeur dans des fours spéciaux. Chaque lanière d'écorce est ordinairement divisée en trois lamelles : celle du milieu, lisse et blanche, est réservée pour la fabrication des papiers de première qualité. Les écorces sont ensuite mises à rouir dans un bassin et, après lavage, elles sont défibrées au pilon. Un exemplaire de cet appareil était exposé dans la même salle que les photographies.

Utilisation des déchets de papier. — Les rognures d'imprimerie et vieux papiers sont transformés en pâte par foulage au pied.

Fabrication du papier à la forme. — Les pâtes de gio, de bambou et de déchets de papier sont mises dans une cuve et additionnées de colle de « mo ». L'artisan agite la masse en tous sens avec un bâton pendant une heure environ. Le tirage des feuilles se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fait au moyen d'un cadre en bois recouvert d'une toile mobile en bambou ; l'ouvrière en décollant les feuilles de la forme les place les unes sur les autres. Après égouttage, les piles de papier sont soumises à une pression graduelle dans une presse rustique ; puis on sépare les feuilles encore humides et on les étend sur la paroi lisse d'un four de séchage. Les feuilles sont ensuite décollées, triées et mises en paquet pour la vente.

Une cuve avait été installée dans un coin de la salle et un artisan faisait sous les yeux du public une démonstration de l'opération du tirage. Tout près de là on pouvait voir un échantillonnage de cadres de différents formats.

Telle est la technique traditionnelle de fabrication du papier. Mais il existe également un certain nombre de petites entreprises équipées avec un outillage plus perfectionné, c'est ainsi que l'usage de la pile raffineuse, dont on exposait un modèle réduit, commence à se répandre dans les milieux artisanaux.

Enfin des photographies, représentant notamment la cartonnerie Féraud, à Thai-nguyên ; l'atelier Vila, à Uông-bi ; les ateliers Nguyên-quy-Ky, au village du Papier, et Ngô-thê-Lung, à Phu-lang-thuong ; les établissements Standard, à Gia-lâm, et la cartonnerie Phan-hiêu-Lê, à Thai-hà-âp, donnaient au public une idée du développement acquis par la petite industrie.

III. — *Le papier artisanal.*

Jusque tout récemment, les qualités de papier fabriquées par l'artisanat ne pouvaient guère être utilisées que pour la confection d'objets votifs, l'emballage de menus objets, l'écriture au pinceau, l'impression des livres bouddhiques et de prières et comme papier à cigarettes indigènes.

Ainsi qu'une pancarte le rappelait au public, l'Administration s'efforce, pour compenser l'insuffisance de notre ravitaillement en papier à la mécanique, de diriger l'artisanat vers la fabrication de nouvelles qualités de papiers. Cette action a porté ses fruits et l'on pouvait constater en parcourant les différents stands de l'exposition toute l'étendue et la variété de la production artisanale.

Papiers pour l'écriture et l'impression. — Etaient rangés sous cette rubrique le papier utilisé pour l'édition des livres ordinaires ou de luxe ; le papier journal et celui employé pour l'impression des affiches ou des éphémérides ; le papier à dessin et les chemises de dossier aux couleurs variées, les cartes-lettres et le papier à lettre que fabriquent notamment M. Nguyên-qui-Ky (1er prix sans prime), au village du Papier, et M. Nguyên-huu-Duc (2e prix de 100 piastres), à Hô-khâu, délégation de Hanoi.

Carton. — On en présentait des échantillons à base de paille de riz, de bambou ou de citronnelle, ce dernier fabriqué par M. Féraud, à Thai-nguyên. Les Papeteries Cai-Lay, à Saigon, exposaient un carton pour joint genre « klingerit ». Des échantillons de cartonnettes et des cahiers d'ardoises confectionnés par M. Duong-trong-Yêm complétaient cette section.

Papiers d'emballage. — De même que le carton, ils peuvent être faits avec les matières les plus diverses : citronnelle, paille de riz, jonc, roseau, luc-binh, « sui », etc... Outre un échantillonnage varié desdits papiers, étaient classés dans ce rayon les papiers huilés et lissés de fort belle qualité fabriqués par M. Lai-Viên, village de Nghia-dô, délégation de Hanoi.

Papiers spéciaux. — Dans cette catégorie méritent d'être signalés : les papiers pour duplicateur et pour machine à écrire dits pelures, d'une légèreté arachnéenne, de même que le papier à cigarettes ; les buvards multicolores en kapok, le papier carboné de M. Ngô-dinh-Chu ; le papier-filtre de l'atelier Vila, à Uông-bi ; les papiers marbrés ; les feuilles de métal battu dont l'épaisseur est de l'ordre du 1/50e de m/m ; des échantillons de ficelle en papier ; enfin des modèles de diplômes, jaune ou ocre, avec dessins argentés, d'une matière somptueuse, qui valurent à M. Lai-Viên, déjà cité, un premier prix sans prime.

Quelques groupements exposaient leur production dans des stands particuliers. La Coopérative des artisans papetiers de Hanoi présentait des boîtes et paquets de papier à lettres, du papier impression et des feuilles de buvard. L'artisanat dirigé par la Société des Papeteries de l'Indochine attirait l'attention par ses papiers d'impression : blanc, maïs chinois, soie de gio, impérial d'Annam, « Palm » blanc, etc... L'artisanat de Siem-réap avait envoyé des échantillons de papiers fabriqués avec des écorces de « khleay », de « luc-binh », de « chrey », de « snay », de « lovéa » ; à titre d'encouragement un premier prix sans prime lui fut décerné. Le centre artisanal créé par la maison Caffa à Vientiane, les ateliers-pilotes de l'Inspection générale des Mines à Hanoi et à Takhmau exposaient le résultat de leurs essais.

Signalons pour être complet les étiquettes sur parchemin et les cartes de visite ou de faire-part sur feuille de latanier qu'on emploie au Cambodge comme substitut du bristol.

Façonnage. — Rubrique qui groupait notamment les blocs de papier à écrire, les cahiers et les rames de papier écolier en « chankrasna », de Takmau, les boîtes en carton fabriquées par la maison Caffa.

Utilisation du papier artisanal. — Il commence à remplacer le papier à la mécanique dans les emplois les plus divers. On en voyait la preuve dans les vitrines de la salle d'honneur où étaient réunis des spécimens de différentes qualités de papier après impression :

Vignettes, factures, états sur papier ordinaire ;

Etiquettes, calendriers, réclames lithographiées, photogravures ;

Exemplaires du *Légionnaire* sur papier journal ;

Livres bouddhiques anciens ; brevets de l'Empire d'Annam imprimés sur papier artisanal amélioré de la Coopérative de Hanoi ;

Livres en annamite ou en français sur papier ordinaire ;

Editions de luxe sur Impérial d'Annam ; exemplaire des *Contes de Perrault* sur Thang-Long impérial, relié cuir (éditions Alexandre-de-Rhodes) ;

Quelques belles reliures toile et carton faites en Indochine.

***

A titre de propagande, un comptoir de vente avait été ouvert dans les locaux de l'exposition et les visiteurs pouvaient y acheter à un prix abordable toutes les qualités de papiers usuels, depuis les boîtes de papier à lettres jusqu'au buvard et au papier pelure.

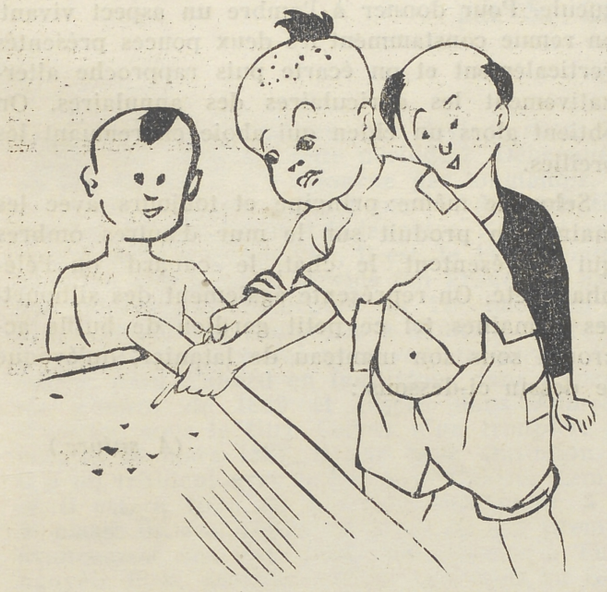
De cette exposition, il ressort que l'effort de l'Administration n'a pas été inutile. Certes, le démarrage a été lent : le développement de la fabrication de nouvelles qualités de papier a été quelque peu retardé par l'indifférence bien naturelle des artisans qui trouvent plus de profits et moins de peine à continuer à faire du papier suivant la technique traditionnelle. Mais les résultats obtenus sont garants de l'avenir et on est en droit d'escompter que, grâce aux mesures prises, la production artisanale atteindra 5.000 tonnes en 1944.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JEUX ET RIS DES ENFANTS ANNAMITES

(D'après une communication de NGO-QUY-SON à l'Institut Indochinois pour l'étude de l'Homme). (Suite)

LES tout-petits s'exercent à la défense contre avions... aux dépens des mouches qu'ils tuent à l'aide d'un Ông Phòc :



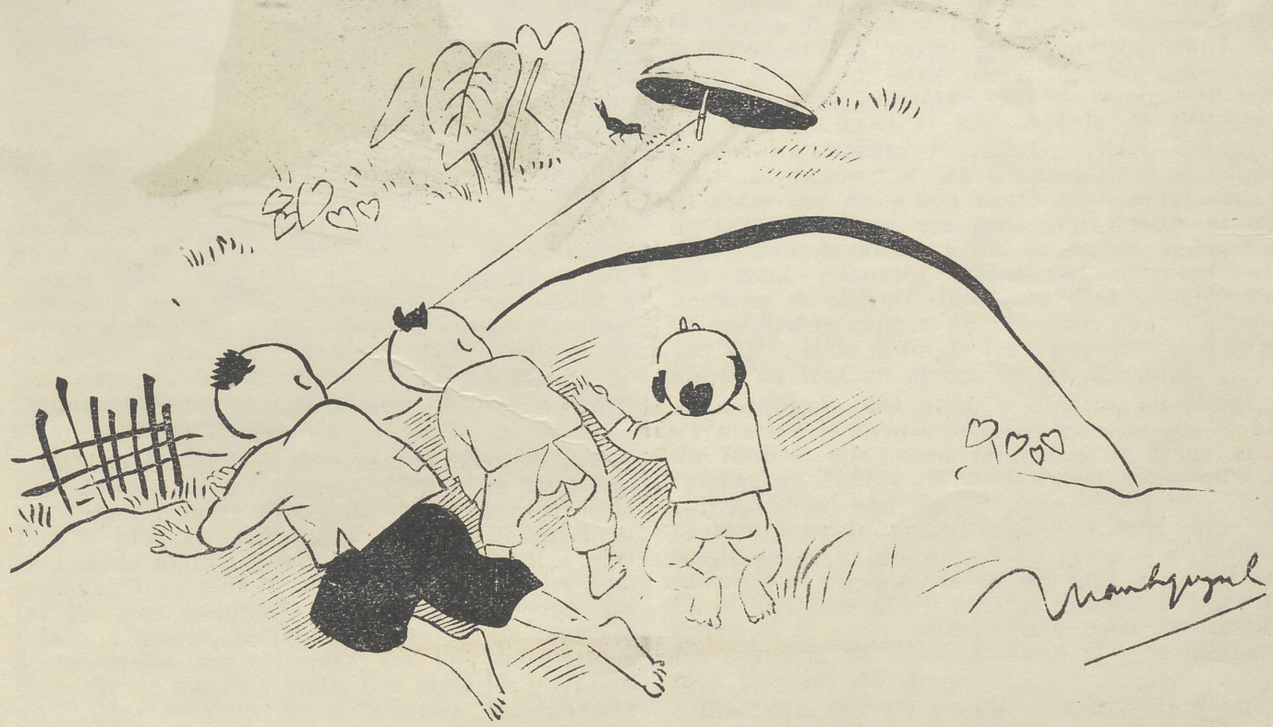
La tige inférieure creuse d'une plume d'oie est découpée perpendiculairement à ses deux bouts. On obtient ainsi un tube long de 3 ou 4 centimètres. On enfonce à chaque extrémité du tube un bouchon en écorce de pastèque. On pousse l'un des bouchons vers l'intérieur à l'aide d'une petite tige de bambou ; l'air comprimé expulse l'autre bouchon avec une petite détonation. phốc. Phốc est une onomatopée. D'où le nom du jouet phốc ống (tube phốc

Il est encore des ống phốc dont le cylindre ainsi que le tube sont en bambou. Dans ce cas, le bouchon est en papier annamite (« giấy bản ») mâché. En poussant brusquement la tige dans le tube, on réalise une pression assez forte pour projeter le bouchon à plusieurs mètres.

⁂

La mouche, malgré l'imagination des petits qui en fait un P. 40, est un bien petit animal. Aussi s'attaquent-ils à des volatiles plus gros : les moineaux sont des victimes particulièrement recherchées. Des pièges très ingénieux sont fabriqués par leurs soins. Le plus courant est le suivant :

Un van, un panier ou un cageot à poulets est posé de biais sur le sol, ouverture dirigée vers le bas. Le système est maintenu par un bâtonnet en bambou d'une longueur qui varie de cinq à dix centimètres et qui est relié à une cordelette assez longue. On guette la venue des moineaux que l'on attire avec des grains de riz ou de maïs placés sous l'engin et que l'on capture en tirant sur la ficelle et en les emprisonnant sous le van.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cruellement, on coupe à moitié les ailes des moineaux ainsi pris et on les laisse courir dans la maison. Quelquefois on les enferme seulement dans une cage. Mais les moineaux, symbole de l'indépendance, dit-on, ne se résignent pas à vivre dans les cages ; ils ne tarderont pas à se suicider en se mordant eux-mêmes leur langue. Aussi le plus souvent, quand les enfants les attrapent, les cuisent-ils pour les manger.

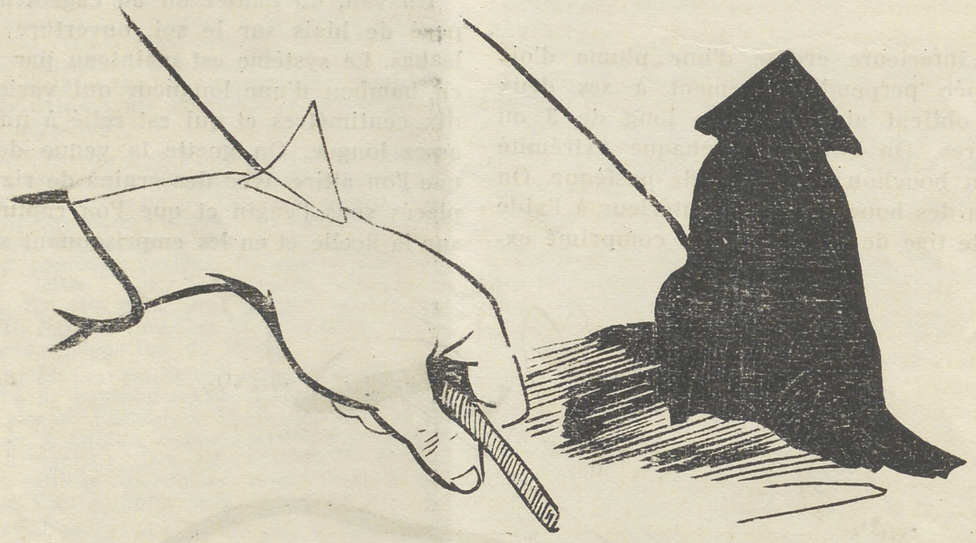
***

L'ombramanie a ses fervents, qui sont légion. Rien d'étonnant que les ombres chinoises soient si goûtées dans un pays qui a subi si profondément l'empreinte céleste. Nous avons décrit dans nos numéros consacrés à la fête de la Mi-automne les lampes à ombres chinoises mobiles dites « kéo quân ». Elles ont même, rappelez-vous, fortement intrigué Lý Toét. Mais toute l'année, également, les enfants jouent aux ombres chinoises.

Pendant les longues soirées d'hiver, en particulier, les enfants composent, en interposant les mains entre un écran et une lumière, un grand nombre de figures dont l'ombre projetée reproduit d'amusantes silhouettes d'animaux. C'est ainsi que pour faire un chien, les deux pouces représentent les oreilles ; les index, les majeurs et les annulaires forment le museau ; les auriculaires constituent la mâchoire inférieure de la gueule. Pour donner à l'ombre un aspect vivant, on remue constamment les deux pouces présentés verticalement et on écarte puis rapproche alternativement les auriculaires des annulaires. On obtient alors un chien qui aboie en remuant les oreilles.

Selon le même principe et toujours avec les mains, on produit sur le mur d'autres ombres qui représentent le chat, le canard ou l'éléphant, etc. On représente également des silhouettes humaines tel ce petit gardien de buffle accroupi sous son manteau de latanier, qu'évoque le dessin ci-dessous :

(A suivre.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

JULES BOISSIÈRE,
Administrateur et écrivain indochinois
(1863-1897)

par S. DE SAINT-EXUPÉRY (*Suite et fin*)
Archiviste Paléographe.

ADMINISTRATIVEMENT, que devient notre héros pendant cette période ? Débarqué à Hanoi, il n'y séjourne pas longtemps, en vertu du principe adopté par l'Administration que les voyages forment la jeunesse. Nommé presque aussitôt à Quang-yên, il est, le 11 novembre, reconnu bon pour le service (en France, il avait été ajourné), et incorporé au 11e bataillon de chasseurs. Il fait campagne à Moncay contre les pirates chinois, ce qui nous vaut le *Carnet d'un soldat,* paru d'abord en feuilletons dans l'*Avenir du Tonkin* de 1889 et inséré dans *Fumeurs d'opium,* sous le titre *Carnet d'un troupier.* Libéré le 24 mars 1887, il part pour Qui-nhon où il a un incident avec le Résident Charles Lemire et il est, à titre de sanction, rétrogradé à la 3e classe de son grade. (Il avait eu son premier avancement dès août 1886.) On l'envoie à Thai-nguyên. Puis, successivement, sept mois au Gouvernement général avec tournées à Hué et Saigon ; puis à Hai-ninh, Hung-hoa, Thai-nguyên, Bac-ninh, Luc-nam ; le 15 mai 1890, il est sous-chef de Cabinet au Gouvernement général. C'est-à-dire douze postes différents en cinq ans de séjour.

Nous ne savons si l'Administration y gagna. Boissière, lui, dut retirer de ces perpétuels changements, une plus grande connaissance des divers aspects de l'Indochine, de son peuple, qu'il a jugé avec la clairvoyance d'un observateur doublé d'un intuitif, réunion inestimable qui donne les grands psychologues. Malgré les désillusions du début, les avatars qui dépaysent et forcent chaque fois le voyageur à se reconstruire un refuge, Boissière avait assez de vie intérieure pour résister à une ambiance déprimante. « On ne peut pas dire, écrit-il, dans *Carnet de route,* que la fréquentation de gens exclusivement préoccupés d'intérêts mesquins, et que l'attention fixée sur de petites affaires nous ait rétréci l'âme, car pour moi, je vis avec mes poètes ». Et ailleurs : « Bien rares ceux qui tiennent âprement leur volonté à deux mains, qui gardent leur quant à soi au milieu des niaises discussions et des plaisanteries surannées, qui réservent le meilleur de leur cœur et de leur pensée pour les heures de l'étude solitaire, et s'astreignent à rester étrangers parmi les hommes. »

Contrairement à Danton, il emportait sa patrie à la semelle de ses souliers, et il était assez humain pour trouver avec quiconque, fût-ce avec le Thô le plus grossier, un terrain de compréhension et de mutuelle estime ; ce pays qu'il a parcouru en tous sens (il a toujours sollicité les postes les plus éloignés), il l'a aimé de toutes ses forces. L'amour, la tendresse, sourd de tous ses écrits, même des critiques, car l'on ne critique bien que ce que l'on aime. Il a aimé les paysages qu'il dépeint avec de délicieuses et délicates nuances. Il a aimé les habitants, depuis le menu peuple docile, confiant, rieur, courageux, chapardeur, vaniteux et sympathique, jusqu'à la belle figure de l'empereur Dông-Khanh qui l'a vivement frappé dans le décor un peu vieillot et émouvant de la cour de Hué. Il y revient souvent à ce « jeune empereur pensif... si triste, si jeune et si beau..., attirante, douce et hautaine figure..., âme de pur lettré, savante, ingénieuse, habile à se torturer d'infinis scrupules ; sur ce trône où il eût fallu, peut-être, un positiviste à tête ronde, de sens pratique, un de ces êtres qui n'ont jamais de doute ».

Il nous a laissé des portraits vivants de types annamites : le lettré sadique Dôc-Viêt ; Dê-Kiêt, le fils du Quan-bô, débrouillard, intelligent, mais chapardeur, sans scrupules et redouté, car dur aux pauvres gens ; le sergent Diên, d'une distinction innée, gracieux, indifférent, capable de trahison ou de dévouement selon l'heure, dédaigneux de la mort, mais sachant mieux qu'un autre extorquer, humilier, brutaliser. Il a peint avec une précision cruelle la tourbe d'aventuriers, vautours ou épaves qui s'abattent ou échouent dans tout pays à mettre en valeur : le colon Robricart ; le pirate Regouffre, ancien bourreau de Hong-kong ; le douanier La Trone ; le fonctionnaire vicieux et dépravé Roupillot ; les mercantis Mourelnière et Trapoul ; l'agent assermenté Pendariès, abêti par la drogue et de mœurs ignobles.

D'autres aussi, plus normaux : le commis de résidence Jean Mercurol, qui lui ressemble singulièrement ; le garde principal Ferrier, le robuste Normand, sans nerfs, tout de muscles et que finit par envoûter tout de même la cime inviolée du Ba-vi et son auréole de légendes ; l'agent assermenté Farjasse, sérieux, consciencieux et brave ; et les Chinois dont il admire le génie fait de « bon sens, de clairvoyance et de finesse ». Tous ces gens, d'une vérité saisissante, nous regardent entre les lignes. Et sur tous ces gens, crapules, débauchés, profiteurs ou hommes de devoir, Boissière s'est penché avec la sympathie infinie de l'homme pour l'homme, son frère, et le désir de les comprendre et de les aimer ou tout au moins de les absoudre.

En 1891, il part pour la France, en congé. Il s'y marie ; il épouse Thérèse Roumanille, la fille du félibre, elle-même reine du félibrige et la ramène au Tonkin. Il est hors de doute qu'il l'a connue avant son départ pour l'Indochine. C'est ce que Nguyên-manh-Tuong fait très bien ressortir en se basant sur deux sonnets qu'il lui a adressés et où il parle de ses sept ans d'attente. Ce sentimental qui a partagé son cœur entre ses livres et le culte secret d'une belle Provençale, lui rapporte ce cœur « chaud et pur comme à mon premier jour ».

Boissière, qui n'a jamais renoncé à la poésie, a composé pendant son premier séjour colonial un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

recueil de vers en provençal, qui ne paraîtra en librairie qu'après sa mort : *Li Gabian* (*les Goëlands*). Nul doute qu'il ne fît l'hommage du manuscrit à sa jeune fiancée. Nous n'avons pas eu ce recueil entre les mains, mais les quelques vers français inédits, cités par René Crayssac, et écrits eux aussi en Indochine, ne marquent pas un progrès sur ceux de France. Au contraire.

Le voici de retour avec une jeune femme, paraît-il fort jolie. Quel est, physiquement, l'homme qu'a épousé Thérèse Roumanille ? Le dessin de Lobel-Riche qui illustre la seconde édition de *Fumeurs d'opium* et, surtout, la photographie de la *Dépêche coloniale*, ces deux portraits reproduits par René Crayssac dans son étude sur Jules Boissière, nous montrent une tête fine, aux cheveux épais, un front magnifique ; des yeux pénétrants derrière le binocle ; un nez court légèrement relevé, aux narines bien ouvertes, le nez de l'homme audacieux, épris d'idées et d'aventures ; une bouche aux lèvres bien ourlées, l'inférieure légèrement saillante, signe d'une nature facilement rebutée et distante. Mais ce trait est adouci par l'expression de bonté joyeuse répandue sur l'ensemble de la physionomie. Ce qui frappe, c'est l'air d'extrême jeunesse. De petite taille, pâle et maigre, fragile certainement (il avait été ajourné), il ressemblait à un très jeune homme. Ce qui ne l'empêche pas de posséder le don du commandement, mais explique sa crainte qu'on ne lui manquât de respect.

Professionnellement, il a frappé tous ses chefs par son intelligence et son désir d'être à la hauteur de la situation. Cependant, on le trouve indépendant et peu habitué à un travail régulier ; susceptible et très pointilleux au sujet des égards qui lui sont dus. Mais cette susceptibilité chatouilleuse n'est en somme qu'une manifestation de sa sensibilité excessive et du juste sentiment qu'il avait de sa valeur.

Ses qualités d'écrivain ont tout de suite sauté aux yeux. Dès 1886, à la suite de rapport sur la Cat-bà et la région de Ton-dzuong (?) il est proposé pour un avancement. Mais sa récente promotion au grade de commis de deuxième classe fait ajourner la nomination. En 1889, son rapport sur le châu de Bach-tong lui vaut les félicitations du Résident Supérieur Brière et l'insertion du rapport au *Journal officiel*.

Moralement, le trait dominant de son caractère, nous dit Crayssac, est la bonté. Il « dissimulait un cœur d'or, exempt d'envie, fraternel à tous ». Il était « la bienveillance faite homme ».

En somme, excellent fonctionnaire, il fait rapidement son chemin, aimé de tous, et l'énergie déployée pour s'affranchir d'une passion funeste dès qu'il en a constaté les effets, démontre le souci qu'il a de garder intact son contrôle personnel et sa conscience de la responsabilité professionnelle.

A son retour en Indochine, d'avril à septembre 1892, il est affecté à Bac-ninh, puis à la Résidence de Hanoi et, à partir du 18 juin 1893, détaché au Gouvernement général pour une mission spéciale (Hanoi, Hué, Saigon, Phnom-penh). En 1893, il devient rédacteur de la *Revue Indochinoise* où paraîtront, sans nom d'auteur, les articles qui composeront par la suite le volume d'inédits : *L'Indochine avec les Français*. En juillet 1894, il est chargé de la rédaction du *Journal en caractères*.

Ce second séjour est moins long que le premier. Dès 1895, il repart en congé, emportant cette fois, dans ses bagages, un manuscrit achevé, *Fumeurs d'opium*, dont la première édition paraîtra chez Flammarion en 1896. Il y a réuni six nouvelles romancées et des notes : *Carnet d'un troupier*, datées de 1886, 1887, 1888. Quel délicieux congé, nous dit-il, passé entre Paris, Avignon et Aigrefeuille. Parce que le temps coule trop vite, il se lève, l'hiver, avant l'aube, et ayant bu deux tasses de café très fort, lit en fumant tout contre le feu. Mais cette félicité est empoisonnée par l'idée du départ si proche. Un congé de convalescence le recule de deux mois. Puis il faut repartir pour cette vie, où « six mois, on baille et se désespère, lugubre, et, six mois, on trouve ce pays le plus délicieux où il puisse être donné à l'homme de vivre ».

Et il repart vers son destin.

A son arrivée, il est désigné pour servir au Secrétariat général, d'abord aux Affaires civiles, puis, à partir du 4 juin 1896, au Cabinet où il remplira le poste de secrétaire particulier auprès du secrétaire général. Il était vice-résident de 1re classe depuis le 1er janvier 1895.

C'est à ce poste que vient le frapper la maladie, maladie endémique, disent les rapports officiels. Nous avons vu que sa santé était ébranlée. Sa famille avait fait pression sur lui pour qu'il renonçât à l'Indochine et demeurât en France au congé suivant. Il s'y était refusé, conscient sans aucun doute des services qu'il pouvait rendre, non moins que de la carrière brillante qui l'attendait. Enfin, il avait à sa charge sa femme (alors enceinte) et deux parents âgés.

Cette maladie fut foudroyante pour un organisme débilité. Crayssac nous retrace sa fin rapide. Entré à l'hôpital de Lanessan, il subit le 12 août 1897, à 5 heures, une grave opération qui sembla réussir parfaitement. Mais trois heures après, à 8 heures du soir, il s'éteignit doucement.

Il avait trente-quatre ans.

Quelques années après sa mort, les Français d'Asie (Association d'amis de l'Extrême-Orient, sous la présidence d'honneur de Pierre Loti) assurèrent la réédition de *Fumeurs d'opium* et la publication de deux volumes d'inédits : *Propos d'un intoxiqué*, et *l'Indochine avec les Français*, publiés tous les trois chez Louis Michaud.

Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. Cependant, on ne peut s'empêcher, ayant considéré les possibilités d'un être et mesuré ce qui a été fait et ce qui reste à faire, d'éprouver une grande mélancolie du beau travail interrompu. Une plante peut mourir qui a donné ses fleurs et mûri ses fruits ; l'œuvre achevée, le bon ouvrier peut disparaître.

Boissière, dont les *Fumeurs d'opium* ont soulevé un enthousiasme peut-être excessif, était capable de beaucoup mieux encore. Ses amis ont exalté ce premier ouvrage comme pour rendre hommage à l'œuvre latente qu'ils pressentaient et qui est morte avec lui. Car il y a deux ou trois hommes en tout écrivain. Ce n'est que petit à petit, avec du recul et aussi des conseils désintéressés, qu'un auteur arrive à dégager sa véritable personnalité, qu'il démêle la voie la plus propre à son génie. Il y a, en Jules Boissière, un poète. Nous avons vu qu'il est resté médiocre. Il y a le Jules Boissière peintre, psychologue et autobiographe, et il y a le Jules Boissière ro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mancier. Au risque de contredire d'éminents critiques, nous n'hésitons pas à déclarer celui-ci très inférieur à celui-là. Boissière est un visuel. Nous avons déjà constaté dans sa poésie que les seules parties supportables sont ses descriptions de paysages provençaux, où il sait susciter une ambiance évocatrice. Tout ce qu'il cherche à y mêler d'intrigue, de littérature, de philosophie, est factice. Ce qu'il n'a pas vécu par lui-même lui demeure totalement étranger. L'imagination est chez lui asservie à la vision directe. Elle ne saurait suppléer à sa sensibilité. Quand celle ci n'est pas en cause, lorsqu'il ne travaille pas sur du *vécu*, l'ambiance n'y est plus. Quelque effort qu'il fasse, l'effort reste visible. Comment nous émouvoir dans *Une âme, journal d'un fusillé*, aux confidences du déserteur Jean-Gabriel de Césade, confession emphatique, avec d'élégantes inversions, des exposés de cas de conscience prétentieux, insoutenables. Seul, le cadre tient, le cadre de la haute région tant de fois parcourue par l'auteur, la description des chefs pirates. De même, dans *Comédiens ambulants*, où le ton est plus artificiel encore

De même dans *Les génies du mont Tan-Viên*, quoique l'affabulation y soit moins sensible parce que le détail vécu, le portrait pris sur le vif, débordent l'invention redondante. Mais il reste l'impression que sur une trame admirable de solidité, d'élégance et de finesse, l'auteur a amoncelé de lourdes broderies clinquantes et que la trame essentielle et suffisante, disparaît sous l'épaisseur de la décoration inutile.

Carnet d'un troupier, écrit en 1886, 1887, 1888, vient opposer à ce fatras, ses phrases concises, sa légèreté de touche, sa justesse de coup d'œil. Boissière n'a pas tenté de s'y livrer aux considérations métaphysiques et morales. Quand l'émotion sourd, ce n'est pas en grandes phrases pompeuses, décorées d'épithètes truculentes, mais en nuances d'une exquise délicatesse. Peut-on imaginer plus émouvant que ces adieux, à Quang-yên, à des amis annamites : « *Encore un mois et nous vous aurons oubliés et d'autres affections se seront levées en nos âmes, remparts interposés entre la veille et le jour présent, cachant les affections d'hier. Mais, derrière ce mur qui t'aveugle, il y a encore des plaines, des arbres, de l'eau ; et derrière les sentiments nouveaux, il y a les affections passées, perdues de vue, non pas mortes, et un jour nous les reverrons de loin, sans détails, mais réunies en un magnifique ensemble ; ainsi du haut d'une montagne, les obstacles d'en bas ne gênant plus la vue, on voit à la fois une contrée tout entière* ».

C'est pourquoi nous jugeons très supérieurs à *Fumeurs d'opium*, la plupart des morceaux qui composent *Propos d'un Intoxiqué :* le premier, qui donne son nom au recueil et qui narre l'odyssée d'un fumeur, nouvellement arrivé en Indochine (et l'on ne peut s'empêcher de voir là une autobiographie) ; *le bonze Khou-su* (qui est, lui aussi, une autobiographie). Mais *Terre de fièvre, Les Déserteurs*, fragment d'un roman jamais terminé, accuse les mêmes défauts que *Fumeurs d'opium*. Dès qu'il s'oblige à bâtir une intrigue, à boucher des trous, à composer dans l'abstrait, Boissière n'est plus lui. Son style s'alourdit. Gênée par la discipline imposée, sa précision habituelle devient une fatigante accumulation de détails. Au contraire, s'il n'est pas tenu par l'intrigue, il donne libre cours à sa fantaisie qui éclôt en tableaux délicieux, comme ces deux pages intitulées *Croquis* ; ces notes du *Cahier de route* (postérieures au *Carnet d'un troupier*, quoi qu'en pense Crayssac) ; et les pages qui terminent le livre accusent un progrès très sensible sur l'œuvre précédente.

Caractère indépendant, disent ses notes administratives ; se plie difficilement à un travail régulier. Nous retrouvons le tempérament de Boissière dans ses écrits. Il a besoin de sa liberté d'esprit pour faire œuvre d'art. Voilà pourquoi sans doute, il n'a qu'ébauché un roman, rebuté par la fiction à dresser et à maintenir.

Voilà pourquoi sa vision nette, si objective, lui a permis de réaliser un travail remarquable également, le premier chapitre de *l'Indochine avec les Français* : « La Société annamite et la politique française ». Boissière nous y révèle un aspect déjà entrevu de sa personnalité : l'administrateur et le sociologue. Avec une étonnante clarté, il brosse un tableau de la civilisation annamite et expose ses méthodes d'administration. Nous ne tenterons pas de résumer cette étude qui mériterait d'être, avec les admirables *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, du grand Lyautey, le bréviaire de tout jeune administrateur (1). En la replaçant à la date où elle fut rédigée, on appréciera l'originalité et l'indépendance de Boissière qui n'hésite pas à rompre avec les méthodes en faveur et à se prononcer catégoriquement contre l'assimilation.

Simple rapprochement. Au moment où à Avignon, pendant son congé de convalescence, en janvier 1896, Boissière parachevait ce travail, le futur maréchal faisait campagne contre la piraterie dans le Haut-Tonkin et, en lui, se formulait peu à peu une doctrine de protectorat, celle de Boissière, qu'il devait appliquer plus tard avec un si merveilleux succès.

Mais le sort a laissé l'un édifier son œuvre et n'a pas permis à l'autre, et comme chef et comme écrivain, de donner toute sa mesure.

Quelques-uns nous jugeront difficile. Quoi, après Ajalbert, après Pouvourville ! Après tant de critiques éminents, tant de voix autorisées ! Est-ce être difficile que d'avoir de l'ambition ? Nous estimons que Boissière, nature supérieurement douée, a été comme embarrassé de tous ses dons. Un élagage était nécessaire. Avec le temps il aurait vu plus clair en lui, il se serait allégé de tout un fatras inutile. Une œuvre serait née, lentement élaborée, mûrie, simplifiée, décantée : le chef-d'œuvre que ses écrits précédents nous avaient fait pressentir et que la mort, frappant trop tôt, lui a interdit de mettre au jour.

---

(1) Nous faisons toutefois des réserves au sujet du passage sur la diffusion du catholicisme. Il ne faut pas oublier que Boissière était athée. Il est cependant surprenant qu'un esprit aussi clairvoyant que le sien n'ait pas envisagé les heureuses conséquences de la conversion au catholicisme, tant au point de vue moral qu'au point de vue social (par exemple l'interdiction de la polygamie).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HAIPHONG, PORT EN EAUX CLAIRES

ATTAQUE EN GRAND DE LA DÉRIVATION DU SONG THAI-BINH

par G.

RAPPEL SOMMAIRE DU PROJET D'ENSEMBLE ; PREMIERS TRAVAUX

Un article paru dans la Revue *Indochine* le 28 mai 1942, sous le titre « Haiphong, port en eaux claires », a mis en évidence les complications alarmantes survenues depuis quelques années dans les chenaux d'accès empruntés par les grands navires touchant le Tonkin, du fait de l'abondance croissante des décantations dues aux charriages solides du bassin du fleuve Rouge, qui arrivent au Cua-Câm par l'intermédiaire du canal des Rapides ; ce même article a donné les grandes lignes d'une étude approfondie, qui a permis de conclure que l'on pouvait enrayer l'alluvionnement envahissant, en dérivant exclusivement sur le fleuve menacé les eaux claires du bassin du Sông Thai-Binh.

Nous rappelons qu'à la suite de l'accord donné au projet le 15 décembre 1941 par le Gouverneur Général, une ébauche des travaux prévus a pu être exécutée avant les crues de 1942, alors que les préparatifs pour l'attaque en grand de la dérivation du Sông Thai-Binh étaient activement poussés.

CARACTERISTIQUES PRINCIPALES DU BRAS A OUVRIR

La dérivation du Sông Thai-Binh constitue la partie la plus urgente et aussi la plus importante du programme élaboré.

Il s'agit en effet de détourner un véritable fleuve constitué par la convergence à l'amont de Sept-Pagodes de trois rivières importantes, le Sông Câu, le Sông Thuong et le Sông Luc-Nam, dont les crues peuvent apporter au bras commun une masse d'eau dépassant 4.000 m³ à la seconde.

En plan, la dérivation prévue se développe entre les digues suivant une courbe régulière de grand rayon de 2.300 mètres de longueur ; au delà des endiguements, elle se prolonge dans le lit majeur des deux fleuves dont l'approfondissement est également envisagé sur une certaine longueur. Le plafond part de la cote (— 3.00) à l'amont, avec une pente continue de 10 cm. par kilomètre, pour atteindre, à hauteur du village de Linh-giang, une fosse profonde du Sông Kinh-Thày ; la section du nouveau bras est caractérisée par une largeur de 250 mètres au plafond et des talus inclinés à 2/1.

La grosse masse des dépôts est prévue sur la rive gauche où elle doit constituer, à 60 mètres de la berge, un remblai puissant, de 200 mètres de largeur de plate-forme, dont la hauteur moyenne de 5 mètres laisse une revanche de 1 m. 20 à 1 m. 30 sur le plan d'eau des plus hautes crues.

ORGANISATION DES CHANTIERS IMPORTANCE DE LA TACHE A REALISER

La distance des fouilles aux zones de dépôts étant élevée (250 à 300 mètres en moyenne), on a dû, pour assurer une partie des transports, se soucier de l'équipement mécanique du chantier ; des démarches faites à cet effet auprès des diverses circonscriptions des Travaux publics et municipalités de l'Indochine, ont permis de rassembler un important matériel Decauville comprenant 8 locomotives, plusieurs centaines de wagonnets et une trentaine de kilomètres de voie de 0 m. 60, qui, après avoir été remis en état à Haiphong, a été dirigé sur les lieux. Dans l'intervalle, il a été aménagé un appontement sur la berge du Sông Thai-Binh, dont on a assuré la liaison par voie ferrée à un parc de stockage construit à proximité des travaux et comportant toutes les installations accessoires (ateliers, magasins et logements du personnel) nécessaires au fonctionnement d'un grand chantier.

Enfin, pour assurer l'assèchement du casier submergé, il fut installé, dès le début, deux puissantes stations de pompage, auxquelles, par la suite, on eut d'ailleurs à recourir à maintes reprises.

Le programme établi prévoyait l'application simultanée de deux méthodes d'extraction des terres : l'une rudimentaire, utilisant l'abondante main-d'œuvre du delta pour l'enlèvement à bras d'hommes des couches saines jusqu'à mi-profondeur de la dérivation ; l'autre assurant l'enlèvement à la drague de la partie inférieure, constituée de terrains aquifères où le premier procédé eut donné des déboires.

En ce qui concerne les déblais extraits à la main, les moyens d'évacuation furent, pour le tiers environ du cube total, laissés à la libre initiative d'une entreprise ; pour la partie restante située à l'amont, les transports devaient être assurés en régie, par des moyens mécaniques.

Le cube total à extraire doit dépasser 3 millions de mètres cubes.

PARTICULARITES DES DIVERS CHANTIERS ETAT D'AVANCEMENT DES TRAVAUX

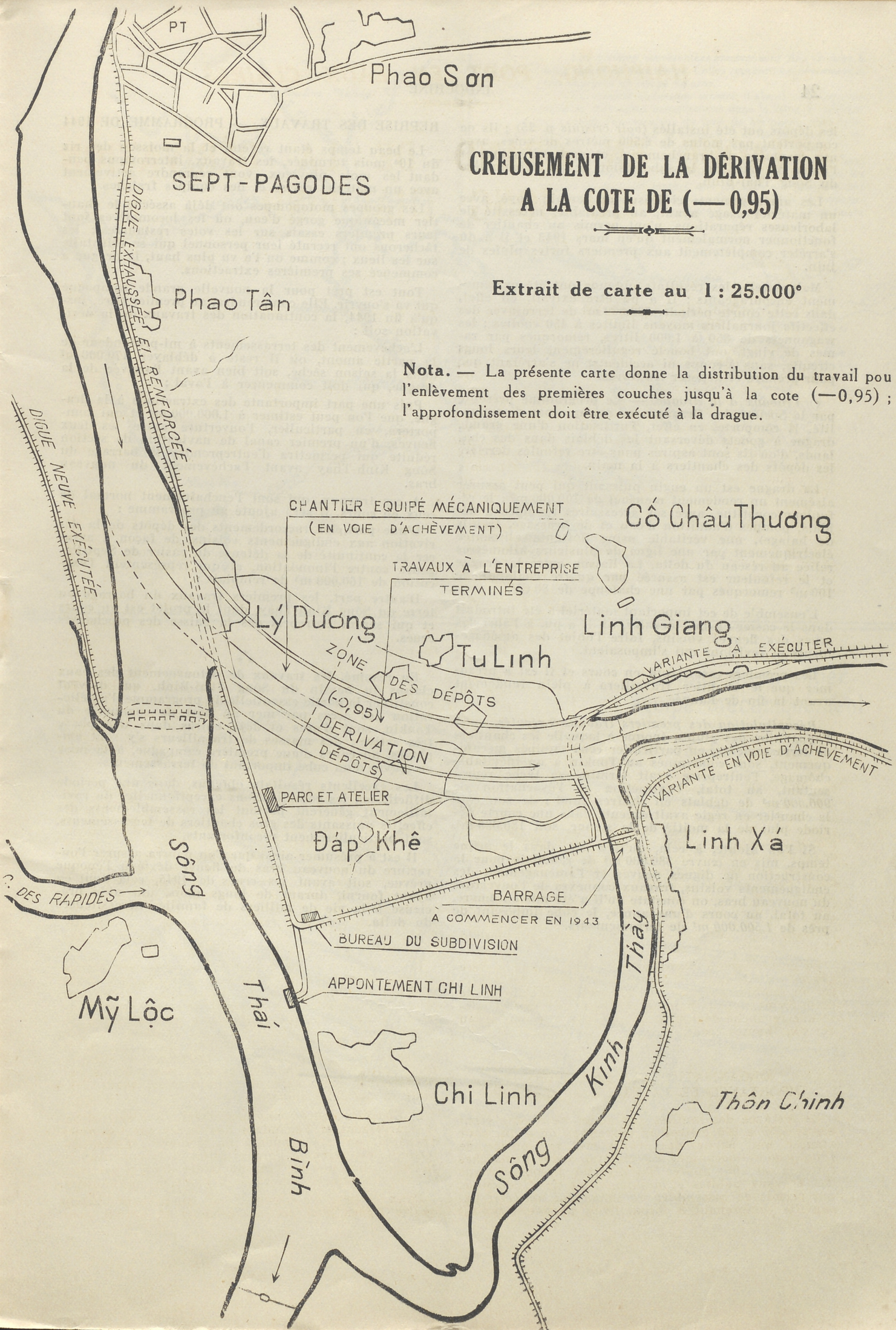
a) *Chantiers des entreprises Ngô-thê-Loan.* — Le programme d'exécution présenté par l'entrepreneur prévoyait l'évacuation des terres, simultanément à l'aide de sampans pour les parties bordant la cuvette en eau de la campagne précédente, puis de paniers pour les zones latérales relativement proches des dépôts, enfin de wagonnets poussés à la main pour la région centrale la plus éloignée. Ce programme a été suivi avec cette particularité toutefois que les cubes transportés à bras d'homme — auxquels la grosse partie de la tâche était d'ailleurs réservée —, ont dépassé les chiffres indiqués qui, par contre, n'ont pas été atteints par les deux autres méthodes.

Les travaux ont été conduits avec une très grande activité avec un effectif moyen journalier de 3.500 terrassiers. Cette masse de travailleurs, venus des provinces du bas-delta, souvent avec une partie de leurs familles, se sont installés à pied d'œuvre, en constituant sur les étroites bandes latérales de terrains libres réservées aux chemins de halage de la dérivation, de sommaires et pittoresques villages. Bien ravitaillés, gagnant largement leur vie, ils ont pu terminer leur tâche en juin dernier, avant l'expiration du délai imposé.

b) *Chantier équipé mécaniquement.* — L'extraction, le chargement et l'épandage des terres sur les zones de dépôts ont été confiés à un tâcheron ; l'Administration s'est réservée l'organisation et la conduite du chantier ainsi que les transports des déblais par convois de wagonnets remorqués à l'aide de locomotives.

Deux ateliers en circuit fermé comprenant chacun quatre lignes pour les chargements et autant pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



CREUSEMENT DE LA DÉRIVATION A LA COTE DE (— 0,95)

Extrait de carte au 1 : 25.000e

Nota. — La présente carte donne la distribution du travail pou l'enlèvement des premières couches jusqu'à la cote (—0,95) ; l'approfondissement doit être exécuté à la drague.

Université Côte d'Azur. Bibliotheques

les dépôts ont été installés (*voir croquis p. 25*) ; ils ne comportent pas moins de 6.500 mètres de voies, avec une trentaine de branchements, et sont reliés l'un et l'autre au parc de la subdivision et au débarcadère du Sông Thai-Binh.

Les aménagements ci-dessus en terrain noyé, avec un matériel usagé ayant, au préalable, nécessité de laborieuses réparations, n'ont permis au chantier de fonctionner normalement qu'en mars 1943 et il a dû s'arrêter complètement aux premiers fortes pluies de juin.

Malgré cela, les résultats obtenus ont été extrêmement encourageants ; il a pu être extraït, en effet, dans cette courte période, 180.000 m³ de terre avec des effectifs journaliers moyens limités à 450 coolies ; les wagonnets de 850 à 1.000 litres, remorqués par rames de vingt, ont bouclé régulièrement leurs longs circuits, sans à-coups ni accidents, ne s'arrêtant que pour prendre et déposer les terres.

c) *Travaux à la drague.* — Le programme présenté par la Société des Dragages ne manque pas d'originalité. Il comporte, en effet, l'utilisation d'une grande drague à godets déversant les déblais dans des chalands, d'où ils sont aspirés pour être refoulés derrière les dépôts des chantiers à la main.

La drague est un engin puissant qui peut assurer aisément un rendement mensuel de 100.000 m³ ; le refouleur constitue, avec ses accessoires (pompes à déblais, pompes d'addition d'eau et de brassage, treuils de halage), une véritable usine flottante alimentée électriquement par une ligne de plusieurs kilomètres reliée au réseau du delta. La liaison entre la drague et le refouleur est assurée par quatre chalands de 100 m³ remorqués par une chaloupe de 80 CV.

L'ensemble de cet important matériel a été introduit dans le casier en mai dernier, où il a pu, à l'abri des crues des fleuves voisins, faire l'objet des aménagements et revisions qui s'imposaient.

Les premiers essais sont en cours et il est à présumer que le chantier travaillera à plein rendement avant la fin de l'année.

Récapitulation des premiers travaux exécutés. — A l'apparition des pluies, époque à laquelle les chantiers de terrassements, en particulier ceux équipés mécaniquement, sont condamnés au Tonkin à un inévitable chômage, l'entreprise avait terminé sa tâche représentant, au total, l'extraction et l'évacuation de *900.000 m³* de déblais en chiffres rond ; de son côté le chantier en régie avait exécuté dans une courte période plus de la moitié de la sienne, soit 180.000 m³.

Si l'on ajoute, à cela, qu'il a été, dans le même temps, mis en œuvre 380.000 m³ de remblais pour la construction de digues neuves et l'aménagement des endiguements voisins, travaux connexes de l'ouverture du nouveau bras, on constate qu'il a été mis en œuvre, au total, au cours d'une année, le cube imposant de près de *1.500.000 m³* de terrassements.

REPRISE DES TRAVAUX. — PROGRAMME DE 1944

Le beau temps étant revenu et la moisson des riz du 10e mois terminée, les travaux, interrompus pendant les mois pluvieux, vont reprendre activement avec un matériel revisé et des équipes fraîches.

Les groupes motopompes ont déjà asséché le chantier mécanique gorgé d'eau, où les locomotives font leurs premiers essais sur les voies restaurées ; les tâcherons ont recruté leur personnel qui se réinstalle sur les lieux ; comme on l'a vu plus haut, la drague a commencé ses premières extractions.

Tout est prêt pour la nouvelle grande campagne qui va s'ouvrir. Elle comprendra, au premier titre, jusqu'à fin 1944, la continuation des travaux de la dérivation soit :

L'achèvement des terrassements à mi-profondeur de la partie amont, où il reste à déblayer 170.000 m³ dans la saison sèche, soit bien avant l'arrivée de la drague, qui doit commencer à l'aval ;

Puis une part importante des extractions à la drague, que l'on peut estimer à 1.000.000 m³ et qui comportera, en particulier, l'ouverture entre les deux fleuves, d'un premier canal de navigation de section réduite qui permettra d'entreprendre le barrage du Sông Kinh-Thày avant l'achèvement du nouveau bras.

A ces travaux, qui sont l'enchaînement normal de ceux en cours, il sera ajouté au programme :

D'une part, les raccordements des dépôts de la dérivation aux endiguements voisins, de façon à assurer la continuité de la défense du casier de Sept-Pagodes contre l'inondation, et qui représentent l'exécution de 160.000 m³ de remblais ;

D'autre part, les premiers travaux du barrage en terre du Sông Kinh-Thày, dont le projet est en cours et qui seront entrepris dès la baisse des prochaines crues.

***

En résumé, les travaux de détournement des eaux claires du bassin du Sông Thai-Binh, qui doivent constituer la partie essentielle du programme d'amélioration des accès par mer au port de commerce du Tonkin, sont d'ores et déjà entrés dans une phase très active ; des masses de travailleurs s'y sont employés, au cours d'une première campagne, à la mise en œuvre d'un cube important de terrassements.

Les excellents résultats obtenus, dans une période difficile, où les complications exceptionnelles du ravitaillement gênèrent partout les rassemblements des effectifs puissants des gros chantiers de terrassements, sont particulièrement réconfortants.

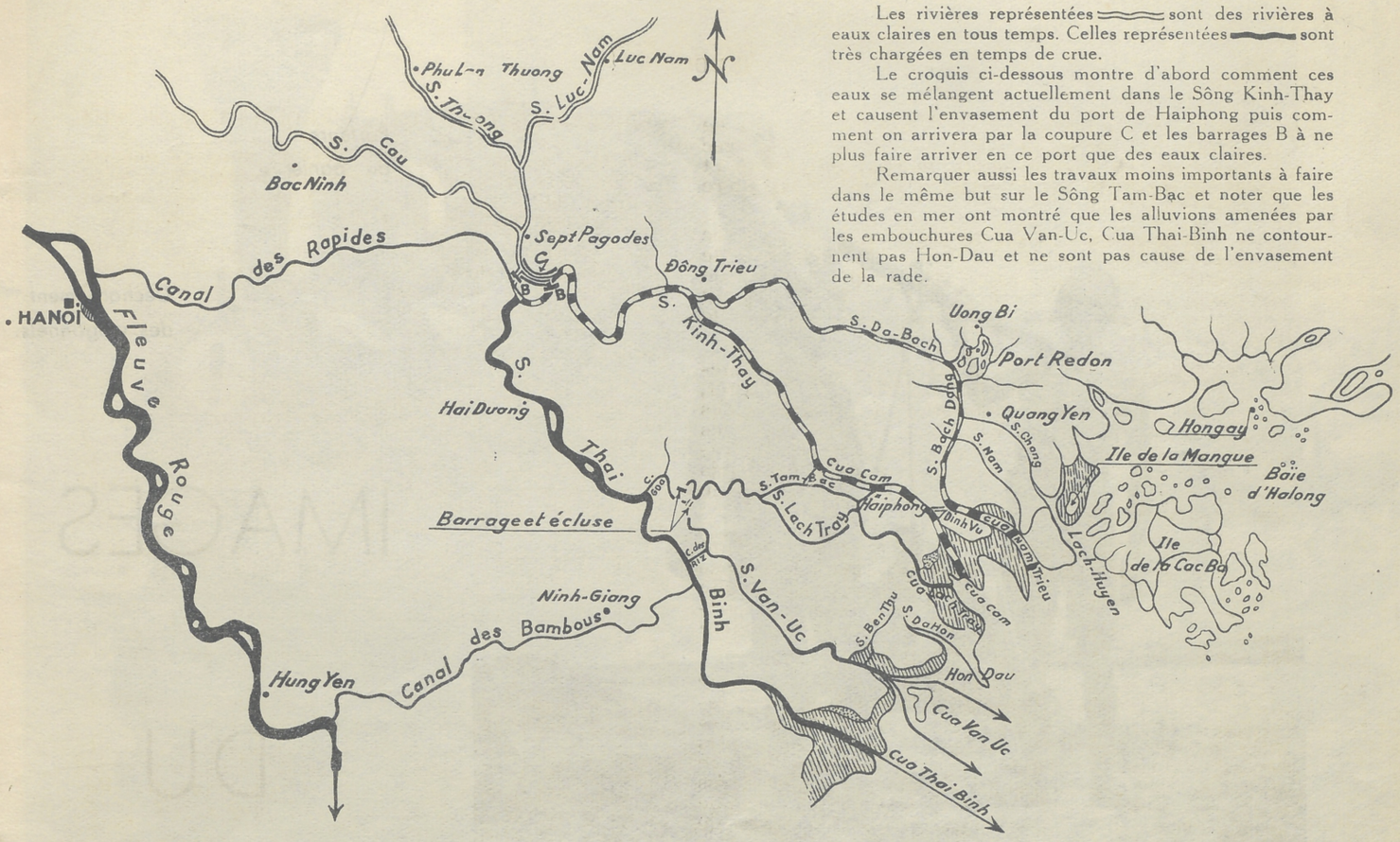
Il est à présumer ainsi que l'on pourra assurer l'ouverture du nouveau bras du fleuve dévié à l'époque prévue, soit avant les crues de 1945, cela tout en ayant fourni, durant de longs mois, une aide précieuse à la vie de milliers de familles nécessiteuses du delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les rivières représentées ≈≈ sont des rivières à eaux claires en tous temps. Celles représentées ▬▬ sont très chargées en temps de crue.

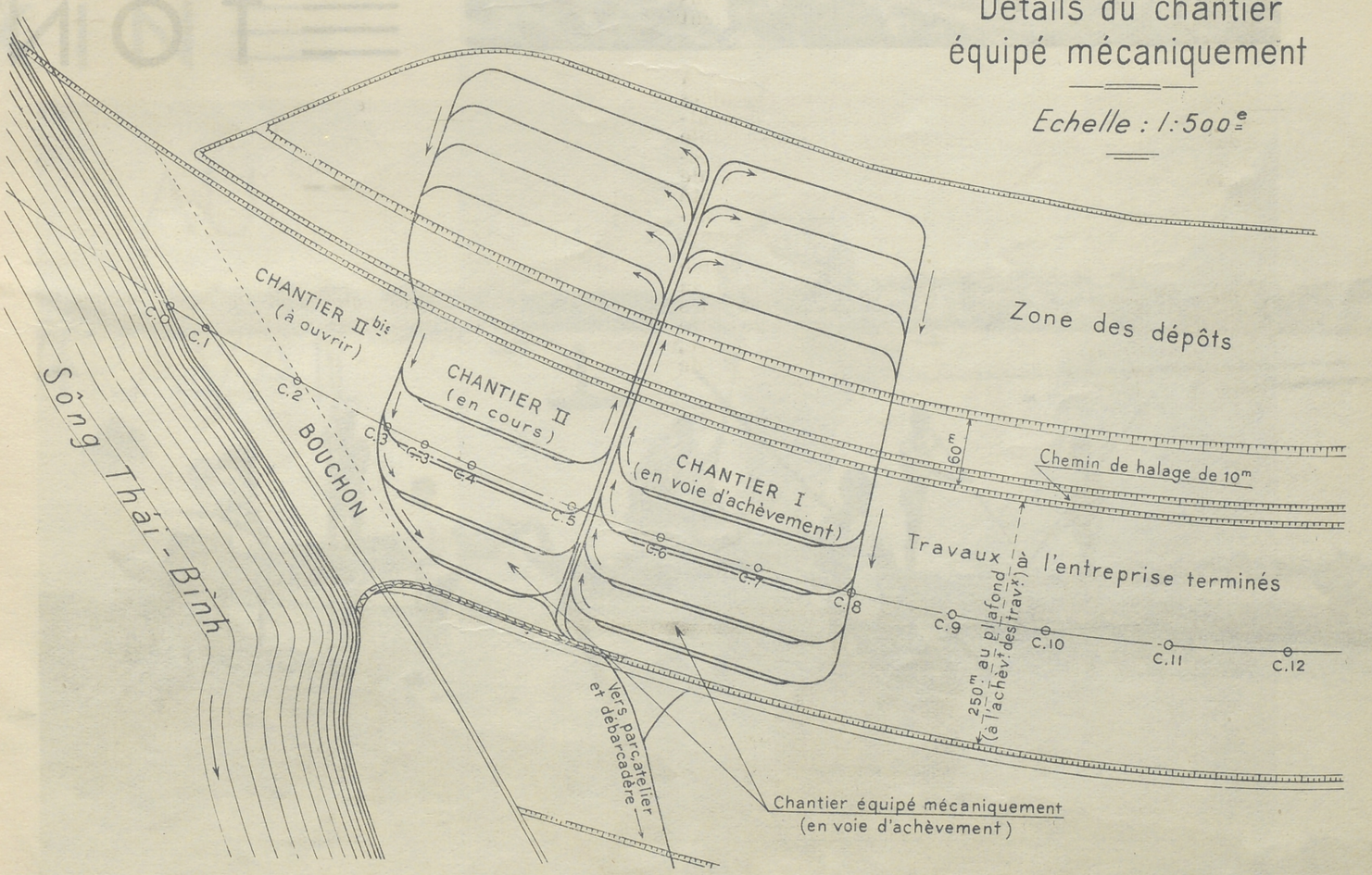
Le croquis ci-dessous montre d'abord comment ces eaux se mélangent actuellement dans le Sông Kinh-Thay et causent l'envasement du port de Haiphong puis comment on arrivera par la coupure C et les barrages B à ne plus faire arriver en ce port que des eaux claires.

Remarquer aussi les travaux moins importants à faire dans le même but sur le Sông Tam-Bac et noter que les études en mer ont montré que les alluvions amenées par les embouchures Cua Van-Uc, Cua Thai-Binh ne contournent pas Hon-Dau et ne sont pas cause de l'envasement de la rade.



Détails du chantier équipé mécaniquement

Echelle : 1:500e



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Porteurs au panier.

Déchargement des wagonnets.

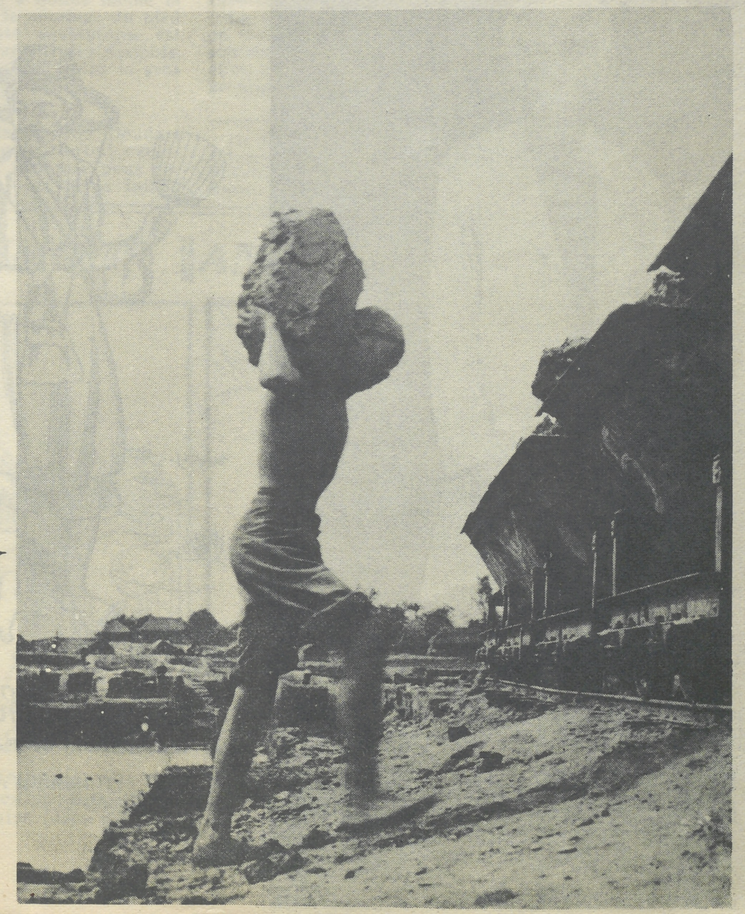
IMAGES DU TONKIN AU TRAVAIL





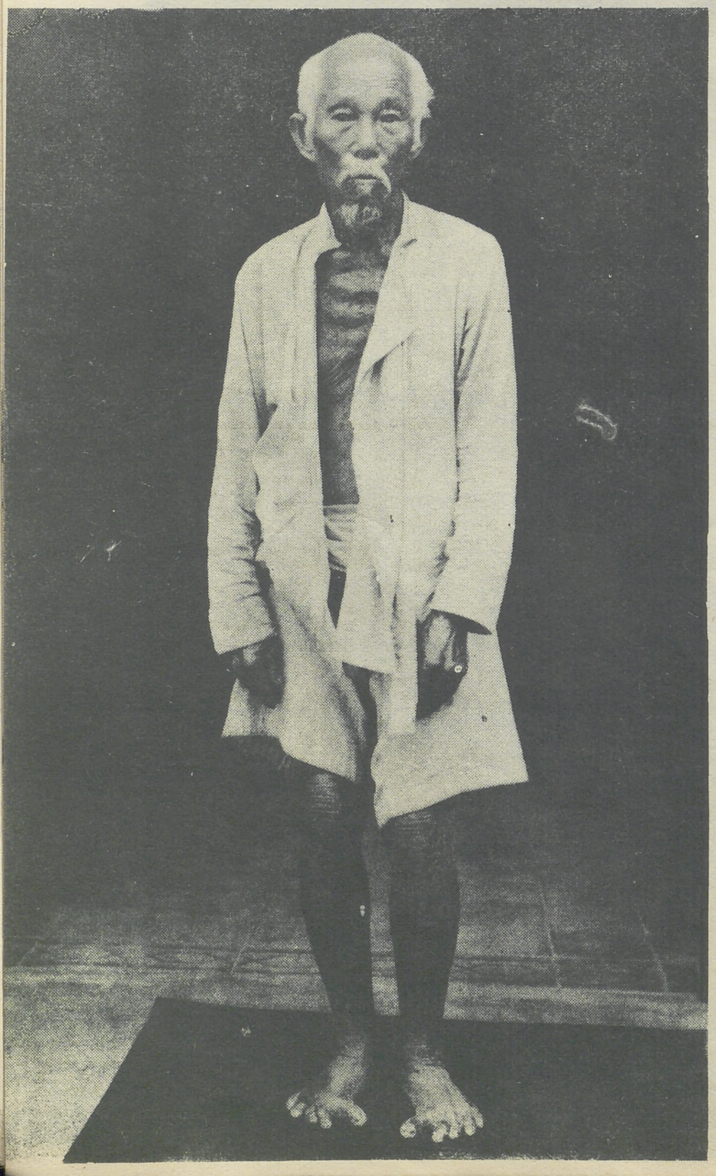
Transport des terres par sampan.

Porteur au chargement



Université Côte d'Azur. Bibliothèques







Les Giao-Chi 趾交獠

ou autochtones de l'Annam, gens aux doigts de pied écartés (par Baki).

(Extrait de l'Annamite, mère des langues, du colonel FREY.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES GIAO=CHI

par P. HUARD et DO-XUAN-HOP

Cette expression sur le sens de laquelle de nombreux auteurs ont fait couler de l'encre (1), désigne dans le langage populaire annamite les individus dont le gros orteil est nettement séparé de ses congenères et se déjette en dedans (*hallux varus* des médecins).

1. — *Répartition mondiale.*

L'autonomie plus ou moins accusée du gros orteil, constituant la pince interne d'une tenaille, dont les quatre autres doigts forment la pince externe, a été signalée, en dehors de l'Indochine, sur une vaste aire de dispersion.

Dans bien des peuples (Malais, Chinois, Arabes, Mélanésiens, Noirs), on rencontre des individus capables de grimper en prenant appui sur une corde passée dans le premier espace interdigital. Cette possibilité pour le pied d'un certain degré de préhension, est aussi le principe de la confection de chaussure japonaise. Mais, il s'agit là d'un simple élargissement du premier espace interdigital, sans déviation en varus du gros orteil. Il est considéré, en Europe, comme une véritable rareté ; c'est même une entité pathologique, puisque Bohême et Meyer n'en réunissent que dix-huit cas en 1929. En 1903, Volkov, pendant son voyage en Galilée Orientale, a pu, une seule fois, photographier un pied d'une femme houtzoule chez laquelle cette particularité a été constatée. Au contraire, des voyageurs, parcourant l'Afrique ou l'Extrême-Asie, signalent assez souvent des pieds *hallux varus* chez les autochtones. Ainsi, Mjoberg rapporte que les Punan de Bornéo laissaient des « traces de pied très caractéristiques, avec les orteils écartés, indiquant leur présence ». R. Martin représente, dans son livre d'Anthropologie, un écartement anormal du gros orteil chez un Butam. Sarrasin nous a donné même la photographie du pied de Vedda et le moulage du pied d'un Caraïbe où cette particularité anatomique est observée d'une façon prononcée. Parlant des Siamois, l'Américain Ruschenberger rapporte qu'ils ont le gros orteil écarté des autres doigts du pied.

2. — *Répartition en Indochine.*

Dès 1868, Thorel, médecin de la Mission Doudart de Lagrée, considère l'écartement du gros orteil « comme une déformation suffisamment générale pour caractériser la race des Annamites ». Le même fait a été signalé par le général Frey, Bonifacy, Mouzels, Huard et Bigot.

Le plus souvent, il s'agit plutôt d'un élargissement de l'espace interdigital et d'une adresse extraordinaire de l'orteil que d'un hallux vrai avec écartement et mobilité du gros orteil. A noter également que les deuxième et troisième orteils, dans le pied hallux varus, sont, également, plus ou moins luxés en dedans. On dirait que tout le système podalique suit le mouvement de déviation du gros orteil. Cette déviation, l'individu peut la corriger, en partie, en ramenant peu à peu le gros orteil en dehors.

Au point de vue de dimensions générales, le pied dit Giao-chi est relativement moins long que le pied normal. Il est plus large à la partie antérieure, puisque le premier orteil est luxé en dedans.

De l'étude radiographique de plusieurs pieds dits Giao-chi, il ressort qu'il n'existe, en aucun cas, d'altérations pathologiques. Il s'agit d'os anormalement dirigés, mais sains.

Cette anomalie se retrouve dans toute l'Indochine, dans une proportion difficile à déterminer. Personnellement, nous en avons réuni facilement, il y a quelques années, une vingtaine de cas. C'est dans la région de Cô-loa, province de Bac-ninh, que la densité nous a paru la plus forte. Il s'agissait de personnes de tous âges, les unes jeunes, les autres vieilles. Mais, toutes ne portaient ou n'avaient porté des chaussures que d'une façon occasionnelle.

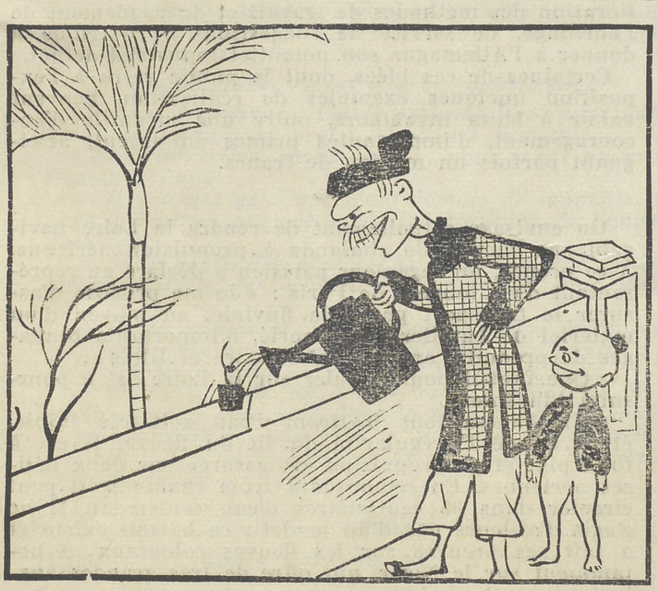
3. — *Signification anthropologique.*

Il s'agit probablement d'une variation atavique. Le « *Giao-chi* » est un caractère oscillant, modifiable par sélection. Il paraît, à l'heure actuelle, récessif par rapport au pied normal qui est dominant et doit être, théoriquement, régi par les lois de Mendel.

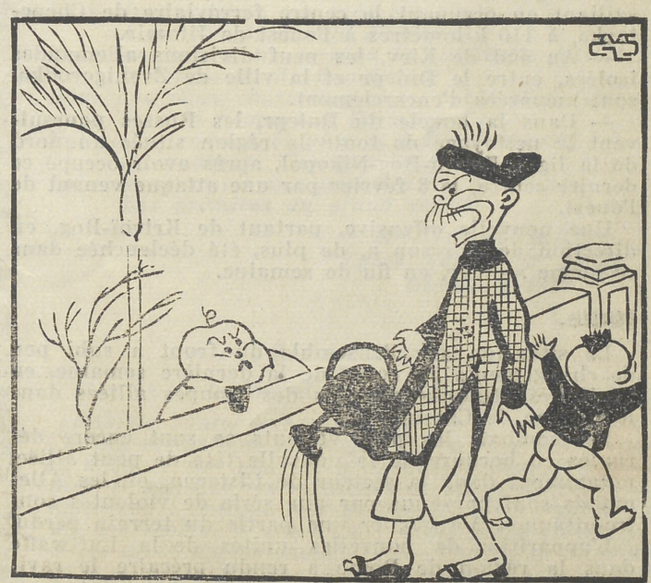
La répartition géographique de ce caractère montre, en outre, qu'il ne s'agit en aucun cas d'un caractère somatique, caractéristique des Annamites. Il existe, en effet, en dehors de la ligne mongoloïde, dans d'autres groupements raciaux de l'humanité.

(1) Pour plus de détails. voir : *Le pied des Annamites* (Etudes ethnographique, anatomique et anthropologique). *Bulletins de l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme*, Hanoi, 1944.

HUMOUR ANNAMITE



Ly Toét : Ça y est ! le plant de cotonnier que m'a passé la direction des Services Economiques a pris. Mon fils, je pourrai te faire faire un pantalon au Têt prochain !



— Ối giời ơi !!!

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 6 AU 13 FÉVRIER 1944

Pacifique.

— Sur terre, de violents combats continuent à se dérouler sur plusieurs îles de l'archipel Marshall, où les forces américaines ont réussi à débarquer de nombreuses unités de fusiliers marins.

— Sur mer, la perte d'un croiseur coulé le 3 février par un sous-marin japonais, dans ce même secteur, s'ajoute aux pertes navales alliées déjà annoncées.

— Dans les airs, les forces alliées et nippones ont poursuivi leur activité habituelle au-dessus des bases adverses et des lignes de communications servant à les ravitailler.

Les bases japonaises suivantes ont été bombardées :

— Rabaul, les 6, 7 et 9 février ;
— Ambon, dans l'île Amboina, le 4 février ;
— Madang et Wewak, les 4, 5, 6 et 10 février ;
— L'île Buka, le 11 février.

Dans le camp allié, les bombardements ont été dirigés contre :

— Finshaffen, les 6, 10 et 11 février ;
— Les caps Merkus et Gloucester, en Nouvelle-Bretagne, les 6 et 12 février ;
— Buna, en Nouvelle-Guinée, les 8 et 10 février ;
— L'île Mono, les 4 et 6 février ;
— Torokina, dans l'île Bougainville, le 4 février.

Russie.

L'offensive soviétique se poursuit avec succès dans toute la partie de la Russie septentrionale située à l'est de la frontière esthonienne.

Après avoir dégagé toute la côte du golfe de Finlande, les Russes ont attaqué le centre ferroviaire de Luga, qui est tombé le 13 février.

Des éléments longeant la rive orientale du lac Peïpus, ont occupé les villes de Gdov et Polna, cette dernière à 70 kilomètres au nord de Pskov.

A l'ouest du lac Ilmen, les troupes du général Meretskov effectuent une attaque de flanc en direction de la route menant également à Pskov, objectif final de l'offensive soviétique du front nord.

— Sur le front d'Ukraine occidentale, les troupes du général Vatutin se sont efforcées de maintenir les nouvelles positions récemment acquises dans le secteur de Rovno et ont consolidé la partie sud de leur saillant en occupant le centre ferroviaire de Chepetovka, à 110 kilomètres à l'ouest de Jitomir.

— Au sud de Kiev, les neuf divisions allemandes isolées, entre le Dniepr et la ville de Zvenigorodka, sont menacées d'encerclement.

— Dans la boucle du Dniepr, les Russes poursuivent le nettoyage de toute la région située au nord de la ligne Krivoï-Rog-Nikopol, après avoir occupé ce dernier centre, le 8 février par une attaque venant de l'ouest.

Une nouvelle offensive, partant de Krivoï-Rog, en direction de Kherson a, de plus, été déclenchée dans ce même secteur, en fin de semaine.

Italie.

La situation sur l'ensemble du front a subi peu de changements au cours de la dernière semaine, en dépit des attaques répétées des troupes alliées dans le secteur de Cassino.

Les combats les plus violents se sont encore déroulés en bordure de la nouvelle tête de pont alliée, notamment dans le secteur de Cisterna, où les Allemands sont parvenus par une série de violentes contre-attaques, à regagner une partie du terrain perdu.

L'apparition de nouvelles unités de la Luftwaffe dans la région de Rome a rendu précaire le ravitaillement des troupes alliées de débarquement.

EN FRANCE

6 février. — Les manifestations à Paris de la fête du « Têt » se sont terminées le 5 février au Centre des étudiants de la France d'Outre-mer par un thé au cours duquel ont été donnés des divertissements folkloriques. Etaient présents : le gouverneur de Bournat, représentant le secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies, et le gouverneur général Blanchard de La Brosse.

Un repas intime a réuni le 6 février au « Centre » les étudiants annamites de Paris.

~

7 février. — Les limites d'âge des personnes assujetties à effectuer des travaux d'intérêt national viennent d'être étendues :

Pour les hommes de 18-50 à 16-60 ans ;
Pour les femmes sans enfant de 20-25 à 16-45 ans.

Comme par le passé, toute personne soumise à ces obligations devra justifier d'un emploi utile aux besoins du pays et, si cette justification n'est pas fournie, cette personne pourra être assujettie au travail qui lui sera désigné.

~

La durée minimum du travail hebdomadaire est portée à 48 heures.

~

Les hautes autorités allemandes ont mis à la disposition du Comité ouvrier de Secours Immédiat, pour la quatrième fois, une somme de cent millions de francs destinée à venir en aide immédiate aux Français victimes des attaques terroristes anglo-américaines.

~

8 février. — Les représentants de la presse ont visité au Petit Palais « l'exposition des suggestions » qui a ouvert ses portes au public le 8 février. A l'imitation de ce qui est réalisé dans les « boîtes à idées », que possèdent toutes les entreprises du Reich, les ouvriers et les employés ont été invités à déposer leurs suggestions susceptibles de se traduire par une amélioration des méthodes de travail et du rendement de l'outillage. Ce service de suggestions a contribué à donner à l'Allemagne son potentiel industriel actuel.

Certaines de ces idées, dont le public verra à l'exposition quelques exemples de réalisation, peuvent valoir à leurs inventeurs, outre une médaille d'encouragement, d'importantes primes en argent, atteignant parfois un million de francs.

~

On envisage actuellement de rendre la Loire navigable au moyen de chalands à propulsion aérienne. A ce propos, un ingénieur parisien a déclaré au représentant d'un journal de Paris : « Je me propose d'assurer le transport par voie fluviale, au moyen d'un matériel de batellerie approprié, d'importants tonnages de produits. entre Saint-Nazaire et Blois ».

« Que faut-il pour circuler sur la Loire ? », a poursuivi l'ingénieur.

» Un bateau dont le tirant d'eau soit très faible, étant donné l'irrégularité du lit du fleuve. Il est à fond plat et sa propulsion est assurée par deux hélices aériennes. En remorquant trois chalands, il peut circuler dans 35 centimètres d'eau seulement. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un projet : ce bateau existe et a fait ses preuves sur les fleuves coloniaux et notamment sur le Niger, qui offre de très grandes analogies avec la Loire. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Selon cet ingénieur, chaque train de bateaux comporterait un propulseur et trois chalands. Il transporterait un tonnage utile de 500 tonnes avec un mètre d'enfoncement, de 200 tonnes avec 50 centimètres d'enfoncement, et de 110 tonnes avec 35 centimètres. Les deux moteurs, des propulseurs de 200 chevaux chacun, peuvent fonctionner au gazoil ou au gazogène. Les chambres de commerce de la vallée de la Loire se réuniront à Paris le 10 février pour étudier la possibilité de mise en œuvre immédiate du projet.

~

10 février. — Le correspondant de « l'*Office français d'Information* » a recueilli, du directeur d'une importante usine aéronautique de la région toulousaine, les projets que ce dernier a formés pour l'avenir.

En ce qui concerne les voitures électriques, des techniciens travaillent à la réalisation d'un nouveau type qui sera présenté au concours des taxis urbains. Il s'agit d'une voiture permettant le transport de cinq passagers et de 100 kilos de bagages, atteignant la vitesse de 50 kilomètres à l'heure avec un rayon d'action de 100 kilomètres. De lignes aérodynamiques, ce véhicule silencieux, hygiénique, confortable et beaucoup plus économique que la voiture à essence, promet d'être le taxi idéal de l'avenir.

Dans le domaine aérien, plusieurs prototypes d'avions sont actuellement à l'étude. L'un deux est réalisé, c'est le « Colani », bimoteur de 15 tonnes, d'un rayon d'action de 2.000 kilomètres, qui emmènera 32 passagers à 400 kilomètres à l'heure de vitesse commerciale.

D'autres projets sont orientés vers des appareils de transport de 50 à 100 tonnes. Le nombre de voyages que ces appareils pourront effectuer dans un temps déterminé, le fret et le nombre de passagers qu'ils transporteront diminueront tellement le prix de revient des lignes aériennes, que celles-ci pourront affronter la concurrence des transports ferroviaires et routiers.

Ces projets et d'autres plus hardis encore, permettent d'affirmer que la France, dans le domaine aérien, ne se laissera pas distancer par l'étranger. Cette société d'aviation s'intéresse également aux avions à fusées, aux avions stratosphériques, aux hélicoptères et aux gyroplanes. Des études spéciales sont activement poussées dans ce domaine pour garder à la France la place qu'elle s'y est assurée.

~

M. Joseph Darnand, secrétaire général au Maintien de l'ordre, venant de Lorraine, s'est arrêté à Nancy le 10 février. Il a évoqué les souvenirs de la guerre 1939-1940, ajoutant : « Dans le combat que j'entreprends, je vous demande de me suivre. Il s'agit de l'ordre français et non de politique. Je marcherai toujours devant vous. Faites que je n'aie pas à me retourner pour rallier les hésitants ».

M. Darnand a passé en revue des formations du groupe mobile de réserve et est reparti pour Paris.

~

M. Maurice Gait, commissaire général à la Jeunesse, dans une allocution prononcée devant les délégués régionaux du commissariat, a déclaré : « Le commissariat contribuera, à côté de l'Instruction publique, des Sports et des Beaux-Arts, à la réalisation de l'œuvre commune : fournir aux jeunes Français une éducation totale.

» Dans son domaine propre, le commissariat se tiendra éloigné du scepticisme destructeur d'avant-guerre et du danger du prêche moralisateur ». Il cherchera avant tout, a conclu M. Maurice Gait, à « former des hommes possédant un certain nombre de vertus élémentaires solides, comprenant les devoirs essentiels et s'engageant avec résolution : Il s'agit de former un type de français unissant les qualités particulières que réclame l'époque au caractère permanent de notre race. »

~

Au cours de janvier, les bombardements effectués par l'aviation anglo-américaine, sur la zone côtière de Picardie, ont fait 29 tués et 67 blessés.

120 maisons et fermes ont été détruites, 530 autres ont été endommagées.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Cordée.

Tel est le titre du bulletin de la jeunesse de Dalat. Nous l'avons lu avec un vif plaisir. C'est certainement un des plus vivants et des plus « sincères » parmi tous ceux qui paraissent dans la Fédération. En voici quelques extraits :

OBSERVATIONS FAITES PAR LES QUÊTEUSES.

Semaine de charité ; l'école est mobilisée pour quéter dans les rues au profit des Villes Martyres.

« *Mesdemoiselles, sachez voir* », nous a dit un professeur ! *Voilà :*

— *Il y a des gens qui n'ont jamais de monnaie, il y en a d'autres qui ont gardé les drapeaux de l'année dernière ;*

— *Si tu vends des plus petits drapeaux, que l'épingle soit courte, les acheteurs les perdront plus rapidement ;*

— *Si un monsieur, en compagnie d'une dame, est généreux, c'est que cette dame n'est pas sa femme ;*

— *Un billet plié en huit est un billet faux ;*

— *Un billet plié en quatre est un billet de cinq cents, il entre tout seul dans la boîte... Plié en deux, c'est un billet de une piastre, il entre difficilement. Un billet de cinq piastres ne se plie pas, il est remis à la quêteuse.*

A CORNEILLE.

Combien de cœurs meurtris, par les temps où nous sommes,
Avec des âmes de vaincus,
Pensent, noble Corneille, en maudissant les hommes,
A ce grand siècle où tu vécus.
Du monde où nous vivons, la conscience est bannie ;
Tout est mensonge ou trahison ;
La vertu des héros que créa ton génie
A beaucoup, semble déraison,
Mais tant que nous verrons la silhouette altière
D'Horace ou du Campéador
Dans nos rêves charmés, passer, noble et si fière
Sous le heaume et l'armure d'or,
Nos cœurs rassérénés vivront à l'espérance.
De nouveau, l'horizon vermeil
Laissera percevoir aux yeux des fils de France
Les prémices du grand réveil.

M^lle VO-THI-TRI-TUC,
Lycée Yersin (2^e année).
Décembre 1942.

KAKISTE JUNIOR.

Si vous ne le connaissez pas, vous le reconnaîtrez :

Kakiste Junior consent à aller à l'école, mais il a l'allure résignée et sceptique. Il n'a rien à apprendre. Il n'ignore pas que les programmes vont être remaniés. Il sait que les méthodes de ses professeurs sont désuètes. Il critique leur pédagogie. Il les regarde avec un œil sévère, il saisit sur le vif leurs ridicules et il les imite agréablement. Il est fier de sa silhouette qu'il trouve athlétique, il en accentue l'aspect par des vêtements bien choisis. Il se voit au miroir ; l'on ne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peut être plus content de sa personne qu'il l'est de lui-même. Il se dit sportif, il sait par cœur les performances des grands champions mais il n'a pas coutume de fréquenter le stade. Exceptionnellement, il s'essaiera en foulées bien étudiées sur quelques mètres, mais il n'en fait pas habitude. Il a horreur des rassemblements. Il souffre d'en faire partie et il en marque son dépit par une allure contrainte. Il n'a ni foi ni enthousiasme, ayant des vues personnelles sur toute chose. Il discute économie et stratégie ; il sait les dernières nouvelles ; il est dans les secrets des dieux et sa sagesse est grande, mais comme il n'y a pas longtemps que sa lèvre s'orne d'un léger coton et qu'il lui arrive de pleurer parfois pour une contrariété, ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des vieillards. vieillards.

... REQUÊTE :

Un émule de Mme de Sévigné :

Moi, soussigné, écolier venu à Dalat pour visiter ses charmes, son panorama et pour prendre le frais et aussi pour gagner ma pitance pour ma famille miséricordieuse ; je vous prie respectueusement de pleuvoir torrentiellement vos bienfaits sur moi et de darder votre pitié sur moi en me recrutant urgent comme secrétaire, lettré, comptable et dactylo que je veux apprendre. Je me prosterne et vous supplie de considérer mon ondulation lugubre, afin de gagner ma piteuse échéance. Grâce à votre bonté, à votre générosité, à votre gentillesse, à votre vertu, à votre bon désir de me recruter bien vite, je me promets à vous travailler bien pour vous montrer toute ma pleine entière satisfaction...

DE LA POIGNE !

Nous vous prions de bien vouloir les expulser de notre village ou les emprisonner. Ils sont pour nous de véritables fléaux. Si vous ne daignez pas les exiler ou les mettre en prison, nous vous demanderons la permission de les tuer, ce dont nous vous serons très reconnaissants...

Révolution nécessaire.

Comme d'habitude le *Légionnaire de Cochinchine* de janvier nous offre un choix d'articles fort pertinents. En voici un autre particulièrement significatif :

Certains Français pensent — quelques-uns peut-être de bonne foi — que la Révolution Nationale est souhaitable, certes, mais non indispensable. Ils croient, qu'une certaine réforme de nos mœurs, un éventuel renforcement de l'autorité, quelques amodiations à l'état de choses passé suffiraient à assurer le relèvement de notre pays.

Ils font penser à certaine autruche, mettant la tête sous l'aile, pour échapper au danger.

La guerre actuelle n'est qu'un épisode dans l'élaboration d'un monde nouveau qui s'édifie, tragiquement, sous nos yeux, dans les ruines, les larmes et le sang. Les peuples s'affrontent, non point pour le couloir de Dantzig, le district de Teschen ou les plaines macédoniennes, mais pour la solution de problèmes économiques et sociaux, qu'ils ont voulu jusqu'ici ignorer. Qu'on le veuille ou non, il faut rompre, aujourd'hui de façon radicale, avec certaines manières de penser et d'agir, avec des mœurs périmées, des institutions vieilles. Depuis le début de ce siècle, le monde a rapidement évolué, les institutions n'ont pas suivi au même rythme ; les dirigeants des nations, manquant de hardiesse et d'imagination, n'ont pas su voir le danger ; ils sont restés hors de la réalité. Désormais, à moins de périr, il n'est plus possible de reculer.

Dans cette période instable de l'entre deux guerres, nous voyons des pays, plus pauvres et moins bien équilibrés que le nôtre, contraints, par une inéluctable nécessité, de se transformer. La Russie des tsars, les monarchies italienne et espagnole, la République lusitanienne, l'Allemagne de Weimar, la Turquie des rives du Bosphore, ont été, tour à tour, le théâtre de profonds bouleversements. Des formules nouvelles ont surgi, qui recherchaient un équilibre, une adaptation aux nécessités modernes qui apparaissent inexorables. La France, pas plus d'ailleurs que les autres nations, ne saurait échapper à ce commun destin.

Les conceptions politiques, économiques et sociales des grandes puissances évoluent, c'est un fait, qu'il serait vain de nier. Sans vouloir insister sur la suppression récente, dans la ploutocratique Angleterre, de l'Habeas corpus, dans laquelle nous voulons voir un renforcement de l'autorité de l'Etat, un compromis avec les droits excessifs de l'individu, véritable signe des temps, jetons un coup d'œil rapide sur les aspirations sociales et l'orientation du monde du travail, dans l'Amérique de Roosevelt. Nous serons surpris d'y trouver maintes notions, que la politique sociale du Maréchal nous a rendues familières et dont la réalisation se poursuit en France, à l'heure présente, qui confirment cette évolution que nous tenons pour inévitable dans les sociétés modernes.

***

L'action ouvrière aux Etats-Unis fut une lutte permanente pour s'assurer un travail régulier et conquérir la maîtrise de ce travail. N'ayant jamais revêtu, comme en France, une allure politique, elle se maintint sur le plan professionnel et eut son unique point de départ dans la vie ouvrière. Elle aboutit, comme nous le verrons, à faire pénétrer, dans l'entreprise américaine un véritable esprit de coopération.

Dans un livre (1), *dont nous ne saurions trop recommander la lecture, un ouvrier français, M. Henri Dubreuil, qui travailla longtemps dans les usines américaines, écrivait :*

Sans gestes, ni discours inutiles l'ouvrier américain déclare froidement que le moment est venu pour celui qui investit ses capitaux dans une affaire, de *partager le pouvoir économique* avec celui qui, dans le même moment, y investit cette matière humaine, plus précieuse que l'or.

Ces conceptions, qui laissaient apparaître la nécessité d'une collaboration entre le patronat et la classe ouvrière, furent concrétisées par M. B.-M. Jewel, président de la Fédération des Ouvriers des Chemins de Fer, dans un discours prononcé à Brookwood, le 2 août 1925, dans lequel il déclarait :

C'est à travers cette lutte, qu'il devient évident, aux ouvriers, qu'il était essentiel pour eux d'édifier des organisations destinées à les *unir par corporation*, c'est-à-dire, là où existent les plus forts liens d'intérêts.

Il ajoutait encore :

En fait, les syndicats ont lutté, depuis leur naissance, en regardant vers l'époque où ils pourraient travailler *avec* les employeurs et non *pour* eux et *sous* leur domination.

Il est, par ailleurs, assez piquant de constater qu'il existe, au sein des Unions ouvrières américaines, certaines survivances d'usage et de coutumes corporatives, qui ont disparu chez nous depuis 1789. On y retrouve notre compagnonnage d'autrefois et nos anciennes confréries ouvrières que l'avènement d'un « néo-corporatisme » en puissance dans les aspirations sociales du « prolétariat » américain remettra en honneur.

Il n'est pas ici question de lutte de classes, mais simplement de coopération, dans le sens primitif de ce mot : action conjointe, en d'autres termes, d'une collaboration entre les différents éléments qui concourent à la production.

On voit les ouvriers réclamer la « garantie et la pleine et cordiale reconnaissance des organisations des travailleurs, comme véritable moyen de régler toutes les questions relatives à la vie du travail » ; « le droit d'exercer des devoirs et des responsabilités aussi bien constructifs *que protectifs » ; la* coopération, *en vue d'améliorer les services, éviter le gaspillage, accroître la production, élever l'esprit du travail et* partager *loyalement, avec le personnel, le résultat de leurs efforts communs ».*

De telles bases, données à l'action ouvrière, permettaient à l'ingénieur Otto Beyer, qui appliqua, dès 1924, ce plan de coopération à la compagnie de chemins

(1) *Standards*, par Henri DUBREUIL, Bernard Grasset, éditeur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de fer Baltimore and Ohio de déclarer : Du haut en bas de la hiérarchie du travail, et à travers toutes ses ramifications corporatives, existent des *formations organiques naturelles*, à la fois du côté ouvrier et du côté de la direction, le but à atteindre est, après avoir reconnu purement et simplement leur existence, de les mettre en contact direct *pour coopérer et non pour se battre.*

L'expérience réalisée dans la Baltimore and Ohio réussit au delà de toute espérance ; je laisse à ceux qui voudraient avoir de plus amples détails, le soin de se reporter à l'ouvrage de M. Dubreuil ; ils y verront la procédure suivie, les méthodes employées, les organismes d'exécution, la diversité des problèmes traités. Ils pourront suivre l'activité des comités mixtes, *qui tourne « autour de la besogne de l'ouvrier, de la manière dont il travaille dans l'atelier, de son habileté, de sa profession, de la valeur personnelle qu'il représente au sein de son union, comme de son atelier,* toutes choses qui ont le plus intense intérêt et la plus forte signification pour le plus grand nombre des ouvriers ».

Une aussi féconde collaboration autorisait tous les espoirs et permettait au directeur de la compagnie de déclarer :

Pendant que le temps s'écoule et que nous développons et cimentons encore davantage le bon esprit mutuel qui s'est déjà formé dans les relations entre la direction et le personnel, je tiens pour certain que les efforts amicaux et sympathiques des deux parties en présence feront encore découvrir et suggérer de nouvelles méthodes.

Il n'est pas dans notre dessein, en donnant un rapide aperçu de cette évolution dans un pays aussi industrialisé que l'Amérique, où les questions sociales revêtent une importance de premier plan, de proposer aux Français une solution au problème de la lutte des classes, mais simplement de tenter de démontrer que le problème social se pose actuellement dans la plupart des pays, d'une manière sensiblement identique. Les solutions à intervenir pourront différer dans la forme ou dans les détails d'application, mais s'inspirant des mêmes principes et des mêmes nécessités, elles devront, en respectant la personne humaine, procéder d'un profond réalisme, d'une parfaite connaissance des conditions d'une bonne production et d'un juste équilibre entre les facteurs qui y concourent.

A ceux qui, imbus des erreurs passées, pourraient croire notre Charte du Travail démagogique et utopique, à ceux qui pensent encore que les réformes sociales qu'elle comporte ne sont pas indispensables, nous demandons de méditer ces quelques lignes.

En demandant aux Français, patrons, techniciens, ouvriers, de remplacer la lutte par la collaboration, l'exploitation capitaliste par la communauté d'entreprise, le Maréchal ne fait que répondre aux aspirations unanimes de la classe ouvrière plus ou moins formulées dans tous les pays où elle existe.

C'est pour avoir ignoré ces aspirations et ces besoins que nous avons connu les luttes sociales, les grèves, les « lock-out », la misère aux foyers ouvriers, la ruine de maintes entreprises, la diminution de la production, l'affaiblissement de notre pays et, pour finir, la défaite.

Dans le domaine social comme dans le domaine politique ou économique, la Révolution est nécessaire. *A nous, Français, de la réaliser, si nous ne voulons pas mourir.*

R. V.

(LEGIONNAIRE DE COCHINCHINE, janvier 1944.)

LA VIE INDOCHINOISE

Nouvelle réglementation de la réparation des accidents du travail survenant aux ouvriers indochinois.

S'inspirant de la loi métropolitaine du 9 avril 1898, un décret du 9 septembre 1934 a déterminé, pour les ouvriers et employés européens en Indochine, les règles de réparation des accidents du travail.

Pour les Indochinois, seuls les principes de cette réparation avaient été posés dans l'article 103 du code du travail de 1936.

Un projet de décret, destiné à en préciser les modalités d'application, fut soumis, dès la fin de 1938, au Département. Mais l'ouverture des hostilités, puis la rupture des communications maritimes qui s'ensuivit, n'en permirent pas l'aboutissement.

Sans attendre la reprise des communications normales, et sur l'autorisation du Département, le Chef de la Fédération a pris le 31 janvier 1944, un arrêté reproduisant dans leurs grandes lignes les dispositions du décret du 9 septembre 1934.

Le principe du « risque professionnel » est institué par la réglementation nouvelle.

L'ouvrier ou l'employé indochinois ne sera plus obligé, lorsqu'il est victime d'un accident survenu par le fait du travail ou à l'occasion du travail, d'apporter la preuve que cet accident est imputable à une faute de son patron.

Le recours aux tribunaux, avec les frais et les délais qui en résultent, pourra, en outre, être évité. Se reportant, en effet, au barème d'indemnités forfaitaires prévues et dont les quotités ont été déterminées par rapport au degré de gravité des conséquences de l'accident, l'ouvrier pourra immédiatement connaître à quelle réparation il a droit.

Ce sont là les principales améliorations apportées par la nouvelle réglementation qui vient d'être prise en faveur des populations laborieuses de l'Indochine.

Extension à certaines provinces du Laos de l'indemnité complémentaire de cherté de riz.

Les fonctionnaires indochinois des cadres latéraux, supérieurs, secondaires et subalternes régis par le statut commun du 21 septembre 1935 mariés ou ayant des enfants à charge en service dans certaines province du Laos vont bénéficier à leur tour de l'indemnité complémentaire de cherté de riz en vertu de l'arrêté du Gouverneur Général du 19 janvier 1944.

Bombardement de trains dans le Nord-Annam.

Dans l'après-midi du 6 février, des avions de chasse et des bombardiers américains ont attaqué des trains de voyageurs dans le Nord-Annam.

Parmi les voyageurs, 9 ont été tués et 40 blessés. Les victimes sont toutes indochinoises, à l'exception de 2 Européens, dont un enfant légèrement blessé.

Douloureusement émus par cette odieuse agression, LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ont envoyé, dans la matinée du 8 février 1944, le chef de la maison militaire, saluer en leur nom, les morts et s'enquérir de l'état des blessés en cours de traitement à l'hôpital. Le capitaine Bon a également distribué, au nom de Leurs Majestés, une certaine somme d'argent destinée à venir en aide aux victimes.

Remise des insignes de « Ta Nam Công » au Résident Supérieur Grandjean.

Le jeudi 10 février s'est déroulée, à la Résidence supérieure, à Hué, la cérémonie de la remise au Résident Supérieur Grandjean des insignes de la dignité de « Ta-Nam Công » ou « Duc Collaborateur de l'Empire », qui lui a été décernée par S. M. l'Empereur. Cette cérémonie s'est accomplie dans la plus grande simplicité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TRADUCTION DE L'ORDONNANCE D'INVESTITURE DU DUC DE TA-NAM.

Nous, Empereur d'Annam,

ORDONNONS :

M. Grandjean, Haut Représentant de la France à la Capitale Impériale, Résident Supérieur en Annam, est une personnalité éminente de la Nation Protectrice. Il possède de grands talents et une vaste culture, étant à la fois professeur émérite et administrateur de haute valeur.

A son arrivée en Indochine, il a commencé à diriger l'enseignement, où il témoignait de hautes qualités pédagogiques. Passant ensuite dans l'administration, il s''est montré un administrateur particulièrement expérimenté en occupant des postes importants.

Ayant été Directeur des Affaires Politiques au Gouvernement général, il a une parfaite compréhension de la politique. En qualité de Résident Supérieur au Tonkin, il a pris le commandement dans la cité de Hanoi. Son renom s'est affirmé avec éclat.

Ensuite, il a été appelé à la Capitale Impériale où, depuis trois ans, il est à la tête du Protectorat de l'Annam. Pendant ce temps, toutes les affaires d'utilité publique ou nécessaires à la paix du pays, il les a successivement menées à bien, prodiguant ainsi des bienfaits à l'Empire d'Annam.

Actuellement, les cinq parties du monde sont aux prises avec le péril de la guerre qui s'étend presque partout. Grâce à l'Amiral Gouverneur Général, dont le puissant talent et les vastes desseins maintiennent l'œuvre grandiose dans la Fédération, l'Indochine a le bonheur de jouir de la paix.

M. le Résident Supérieur Grandjean unit son cœur et ses efforts à ceux de l'Amiral pour aider le pays d'Annam, qui a ainsi le privilège de bénéficier d'une parfaite tranquillité. Il comprend à fond la situation, il suit la politique de reconstruction en honneur en France en faisant appel à la fidélité au Prince et à la piété filiale pour réveiller l'âme endormie de la Nation. Son excellente action politique est aussi œuvre d'excellent éducateur. De plus, il nous aide à entreprendre avec succès toutes les affaires du Royaume.

Nous pensons à ses grands mérites et à la distinction qui y réponde dignement. Nous l'élevons à titre exceptionnel à la dignité de « Duc collaborateur de l'Empire » (Ta-Nam Công) pour reconnaître ses hautes qualités et resserrer les sentiments cordiaux qui règnent entre les deux peuples.

En ce qui concerne les rites d'investiture, Nous ordonnons aux services compétents de procéder à leur célébration conformément au cérémonial accoutumé.

Respect à ceci.

TRADUCTION DU BREVET D'INVESTITURE DU DUC DE TA NAM.

Nous conformant au mandat du Ciel

Nous, Empereur d'Annam,

ORDONNONS :

Entre Nations, la confiance réciproque gagne à être illustrée, l'entente mutuelle à être entretenue ; entre deux Etats, cette harmonie fut autrefois consacrée par des réunions d'apparat où brillaient les grandes tenues de cérémonie.

La Cour reconnait les vertus et distingue les mérites ; chaque terme d'éloge qu'elle décerne ajoute un lustre pareil à celui de la somptueuse robe à fleurs « Hoa-Cón ».

Les actions d'éclat doivent être enregistrées, et donner lieu à l'octroi solennel d'une haute dignité.

M. Grandjean, Haut Représentant de la France à la Capitale Impériale, Résident Supérieur en Annam, est une personnalité de vaste culture et de grand talent, à l'esprit éclairé et au savoir profond.

Il a été professeur dirigeant les études destinées à développer la civilisation ; les élites sont unanimes à le respecter comme un maître. Il a été Directeur des Affaires Politiques au Gouvernement général, Résident de France en province ; il a une parfaite expérience et une profonde compréhension dans le domaine politique.

En qualité de Résident Supérieur au Tonkin, il a pris le commandement dans la cité de Hanoi, tel l'illustre Lai-Công de l'époque des Tông, qui assura rigoureusement la défense de la Porte du Nord. Pendant ces trois dernières années, il est à la tête du Protectorat à la Capitale Impériale, tel le célèbre Thiêu-Ba de l'époque des Chu, qui accomplit des actions d'éclat en gouvernant l'Etat du Sud.

Il propage en enseignant les vertus : fidélité au Prince, piété filiale ; il fait œuvre à la fois d'administrateur et d'excellent éducateur. Sa réputation s'étend partout, dans les proches environs comme dans les régions lointaines ; à l'intérieur du pays, à la Cour, il est respecté.

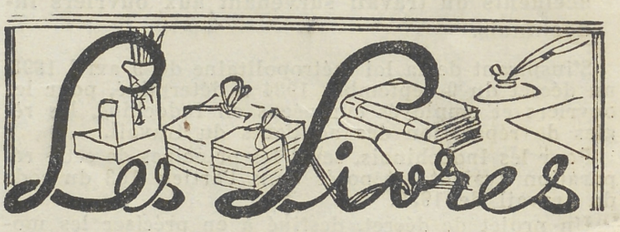
Par une inéluctable fatalité, le monde rencontre le fléau de la guerre ; autour des océans, les peuples éprouvent de l'angoisse devant les tempêtes et les vagues. Sa sérénité d'esprit s'allie avec les vastes desseins de l'Amiral Gouverneur Général, et cela contribue à assurer à cet unique pays privilégié une paix stable qui fait penser à la solidité du mont « Thai-Son ».

Il nous aide dans la tâche de gouverner et de maintenir la tranquillité dans l'Empire ; ses sentiments d'attachement à la Couronne sont profondément enracinés dans son cœur fidèle. Nous pensons à ses grands mérites et à la distinction destinée à les reconnaître dignement ; Nous songeons à un des hauts titres de la hiérarchie nobiliaire.

Nous ordonnons à un Délégué Impérial, nanti du Livre brodé sur soie, d'aller lui conférer à titre exceptionnel la dignité de « Duc collaborateur de l'Empire » (Ta-Nam Công).

Ah, le fleuve Hoàng-Hà pourrait devenir un minuscule filet d'eau ; le mont Thai-Son une pierre amincie, mais que le texte de cette Ordonnance soit conservé éternellement à la résidence ducale. Le grand pays de France est un écran de protection pour Notre Empire ; homme de grand talent, Notre Résident Supérieur est un soutien pour Notre Peuple. Que les rapports étroits et les sentiments cordiaux entre les deux Etats se resserrent de plus en plus. Ce sera Notre très grande joie. Que les termes de ce Brevet se perpétuent à travers les siècles.

Respect à ceci.



ECUMES, par Jeanne LEUBA

Nous avons reçu *Ecumes*.

C'est le journal d'une danseuse que Jeanne Leuba édite à Saigon, chez Aspar.

A vrai dire le journal n'est ici qu'un procédé de « découpage », c'est un roman avec, de temps en temps, une date en haut de la page.

Fort heureusement tout l'artificiel de la méthode disparaît très vite devant l'intérêt soutenu de l'intrigue. Il s'agit d'une histoire vraiment extraordinaire ; l'héroïne est en effet fiancée à un homme qui est l'amant de sa mère et le père de sa fille d'adoption.

Littérature très féminine et marquée par conséquent de la plus grande sensibilité mais aussi où l'on retrouve cette emprise de la fatalité qui se traduit bien dans le dernier mot de l'homme : « Adieu Anne. Un atroce malheur a voulu que les femmes de ma vie fussent aussi les femmes de la vôtre ».

« Ecumes », dit Jeanne Leuba et nous sentons partout la brillante vanité des illusions humaines, « ce chemin fallacieux des promesses humaines qui ne va nulle part et que la houle défait ».

En définitive, un assez bon roman qui n'eut jamais d'autre prétention que de permettre quelques heures agréables.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Irène, fille de M. et de Mme Goyeau (7 février 1944) ;
Jules, fils de M. et de Mme Guérini (8 février 1944) ;
Georges, fils de M. et de Mme Esquian (8 février 1944) ;
René, fils de M. et de Mme Camoin (9 février 1944) ;
Pham-ba-Duc, fils de M. et de Mme Pham-ba-Nhân (5 février 1944).

COCHINCHINE

Marie-Thérèse, fille de M. et de Mme Boggio Sola (2 février 1944).

FIANÇAILLES

TONKIN

M. François Izern avec Mlle Christiane Ferran ;
M. Lucien Duriez avec Mlle Renée Louis-Joseph ;
M. Georges Clergeaud avec Mlle Forcioli.

COCHINCHINE

M. Bui-khac-Chiên avec Mlle Dang-thi-Thê.
M. René Coutellier avec Mlle Marcelle Tournier.
M. Raymod Coutellier avec Mlle Irène Vally.
M. Noë Valentin et Mlle Nguyên-thi-Huê, à Saigon.

MARIAGES.

COCHINCHINE

M. Maurice Duhamel et Mlle Mathea Orsi, le 7 février, à Saigon.

ANNAM

M. Roger Riner avec Mlle Janine Lavastre (29 janvier 1944).

TONKIN

M. Louis Fournier avec Mme Colette Rochaix (8 février 1944) ;
M. Nguyên-thê-Binh avec Mlle Duong-thi-Chanh (12 février 1944) ;
M. Nguyên-tiên-Thiêu avec Mlle Nguyên-thi-Duc-Huong.
M. Lê-trong-Ky avec Mlle Viêt-Anh Nguyên-thi-Hao (18 février 1944).

DÉCÈS.

TONKIN

Mme Jean Padovani, née Prosperini (9 février 1944) ;
M. Robert Kraemer (4 février 1944) ;
Mme veuve Léontine Isnard, née Rodier (11 janvier 1944) ;
Marie-France, fille de M. et de Mme Bodis ;
M. Pham-quy-Chuong (5 février 1944).

COCHINCHINE

Jean, fils de M. et de Mme Citrate-Haberley (3 février 1944) ;
M. Pierre Pradeau (3 février 1944) ;
Mlle Germaine Détroit le 6 février 1944, à Saigon.

*Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 163 d'*Indochine.

Faire offre à la Revue.

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **Abonné 548, à Saigon.** — Nous ne comprenons pas très bien votre lettre, cher lecteur. Nous nous sommes sans doute bien mal expliqués pour que vous ayez interprété si spécieusement notre conception du fédéralisme. Nous nous permettons de vous la résumer une fois de plus, sous un angle différent.

Souveraineté française sur l'Indochine, intégration de l'Indochine à l'économie de l'Asie Orientale, conjonction en Indochine des deux courants civilisateurs de France et d'Asie, tel est le cadre dans lequel se développe la politique indochinoise.

Celle-ci est pleinement conforme à la tradition française rénovée par la Révolution Nationale qui, si elle proclame la primauté du politique (souveraineté française), ne prétend pas lui asservir l'économique et le géographique (liens naturels avec l'Asie Orientale) et est trop largement humaine, trop humaniste, pour pratiquer un nationalisme intellectuel et moral (ayant d'ailleurs beaucoup trop conscience de sa supériorité pour prendre ombrage des apports extérieurs).

L'Indochine est destinée à rester attachée à la France par les liens les plus étroits de la politique, du sentiment, de la culture et de la technique, mais en même temps elle sera une France d'Asie, c'est-à-dire un pays puisant l'essentiel de ses forces physiques et partie de ses forces morales, intellectuelles et spirituelles dans son milieu d'origine et en Extrême-Orient.

C'est sur les plans politique, intellectuel, moral et spirituel surtout, c'est-à-dire sur les plans supérieurs de l'activité humaine, sur ceux où peut se former le plus sûrement une conscience collective, que s'exercera la collaboration France-Indochine, que s'établira solidement la fédération impériale de la Fédération Indochinoise avec la Métropole.

~ **R. S..., à Saigon.** — Voici les explications que vous nous demandez concernant les modifications de notre couverture :

Par suite de la diminution alarmante des produits chimiques, photographiques et du papier spécial pour offset, nous avons dû remplacer quatre pages de couverture, tirées jusqu'ici en offset, par quatre pages tirées en typographie. C'est une économie très appréciable qui nous permettra de durer plus longtemps et surtout de maintenir huit pages illustrées à l'intérieur de la revue. Si nous avions continué à tirer notre couverture en offset, il ne serait resté que quatre pages illustrées à l'intérieur.

Nous espérons remplacer la photographie qui ornait nos couvertures par une gravure sur bois. Le procédé n'est pas tout à fait au point, mais nous y travaillons (voyez la couverture de ce numéro, tirée sur bois).

Quant au cachet qui orne notre nouvelle couverture, c'est le cachet des éditions Alexandre-de-Rhodes. Il se compose de quatre caractères archaïques « Dac lô tùng thu » qui veulent dire approximativement : éditions de Rhodes.

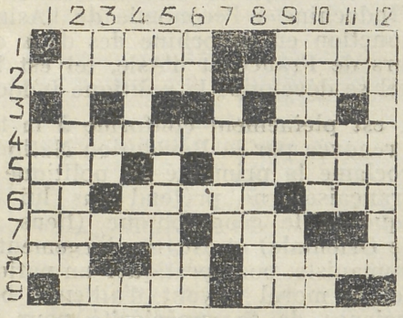
~ **Lt G..., Savannakhet.** — Notre facture de rappel s'est croisée avec votre mandat. Nous avons bien reçu ce dernier et vous en remercions.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 146

Horizontalement.

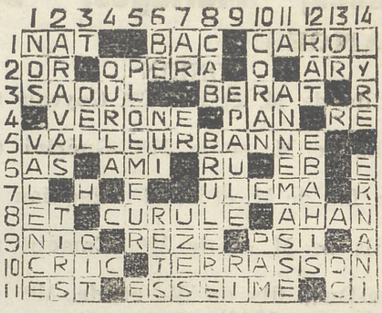
1. — Station climatique — Adversaire de Thomas d'Aquin.
2. — Défait un soulier — Cottage.
3. — Lettre grecque.
4. — Peintre anglais né dans le Suffolk.
5. — Club sportif — Plaque circulaire de fonte, indiquant l'altitude d'un lieu.
6. — Préfixe — Prénom féminin — Crâne.
7. — Peintre célèbre — Pronom.
8. — Indique une réduction de cinquante pour cent — Préposition — Titre d'un roman russe.
9. — En Andalousie — Mèche.



Verticalement.

1. — Ecrivain né en Bavière.
2. — Peintre célèbre.
3. — Préfixe — Se voit aux jours de fête.
4. — Futile — Pronom.
5. — Langage — Se dit d'une jument accompagnée de son poulain.
6. — Pronom — Un souverain suprême.
7. — Paysagiste illustre.
8. — Peintre célèbre.
9. — Liqueur — Nom de femme.
10. — Peintre, père du peintre Jehannet — Verbe latin et démonstratif anglais.
11. — Fin de nombre de termes de la chimie organique — Bonne volonté.
12. — Fit méthodiquement des macules.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 145



Voulez-vous avoir :

Énormes Poulets,
Gras Chapons,
et tous animaux de basse-cour magnifiques ?

Pour UNE PIASTRE !

Procurez-vous la brochure :

MESDAMES... VOS POULES !

ou : Les merveilleux secrets de

LLAURENSY

Chez tous les Libraires ; ou envoi franco contre 1 $ 20 par la Ferme d'Elevage Dambrine
CHI-HOA — SAIGON

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

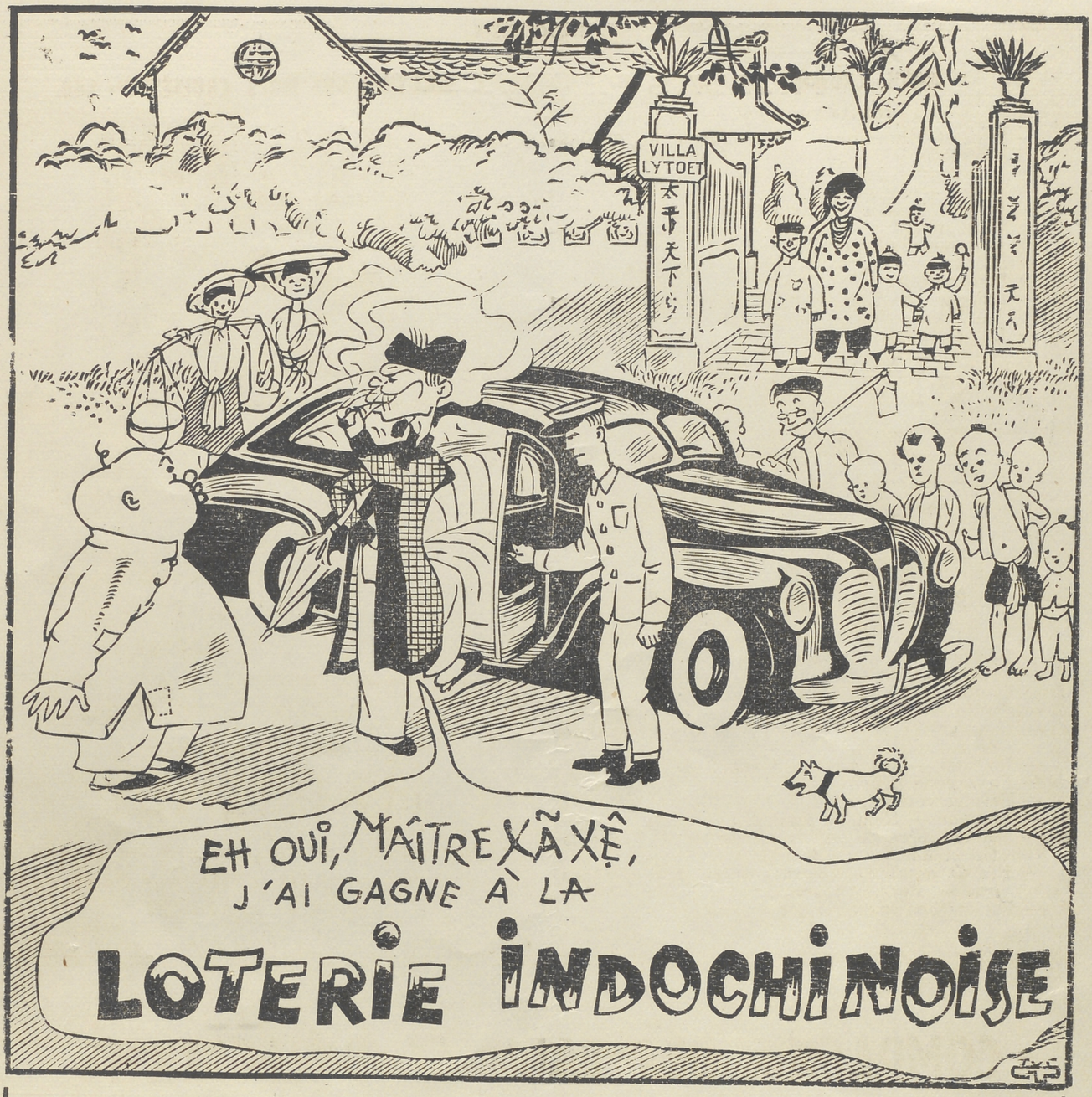
Registre de Commerce Saigon N° 278

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, *Bd Francis-Garnier, HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

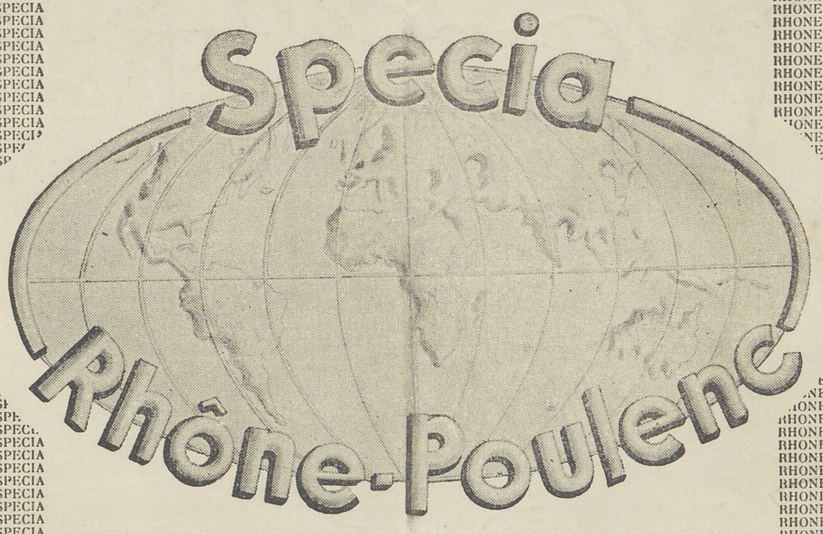
Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES



PROPIDEX - ASCIATINE - ORTEDRINE - RHOFÉINE
SONÉRYL - RUTONAL - STIBYAL - NEPTAL - TOCHLORINE
RHODAZIL - ALUNOZAL - URAZINE - CORYPHÉDRINE
GELOBARINE - FORIOD - BAUME RHODIA
NÉO - DMEGON - SANÉDRINE - INFUNDIBULINE
SEPTAZINE - NEODMÈTYS - THIAZOMIDE - FLÉTASE
RHODIACARBINE - CRISALBINE - NÉOCARDYL
QUINIO - STOVARSOL - MYOCHRYSINE - KÉLÈNE
DAGÉNAN - ANTHÉMA - PRÉMALINE
PROPIDON - QUINACRINE - GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN - STOVARSOL - DMELCOS
NOVARSÉNOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHONE

justifient par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

OFFSET
PHOTOGRAVURE
TYPOGRAPHIE

IMPRIMERIE
TAUPIN & C^IE

8, 10, 12, RUE DUVILLIER — HANOI

TÉL. N^os 147 - 148

Université Côte d'Azur. Bibliothèques